

SUR L'EXPÉRIENCE¹

Il n'est désir plus naturel que le désir de la connaissance. Nous faisons l'essai de tous les moyens qui peuvent nous y mener. Quand la raison nous manque, nous y employons l'expérience,

Per varios usus artem experientia fecit :

Exemplo monstrante viam²,

[C'est par différentes épreuves que l'expérience a produit l'art, l'exemple nous montrant le chemin,] qui est un moyen plus faible et moins noble ; mais la vérité est une chose si grande que nous ne devons dédaigner aucun moyen susceptible de nous y mener. La raison a tant de formes que nous ne savons pas à laquelle nous attacher ; l'expérience n'en a pas moins. La conséquence que nous voulons tirer de la ressemblance des événements est peu sûre parce qu'ils présentent toujours des dissemblances : il n'y a aucune manière d'être aussi universelle dans cette image des choses que la diversité et la variété. Et les Grecs et les Latins, et nous aussi, comme plus parfait exemple de similitude, nous nous servons de celui des œufs. Il s'est toutefois trouvé des hommes, et notamment un à Delphes³, pour reconnaître des marques de différence entre les œufs : [celui-là] [entre plusieurs œufs] ne prenait jamais l'un pour l'autre, et quand il y avait plusieurs poules, il savait juger de laquelle était l'œuf. La dissimilitude s'introduit d'elle-même dans nos ouvrages : aucun art ne peut arriver à la similitude. Ni Perrozet ni un autre ne peut si soigneusement polir et blanchir l'envers de ses cartes que certains joueurs ne les reconnaissent, rien qu'à les voir glisser dans les mains d'un autre. La ressemblance ne fait pas autant un que la différence ne fait autre. La Nature s'est imposé l'obligation de ne rien faire autre qui ne fût dissemblable.

1. Cet *Essai* est le dernier en date (composé entre mars 1587 et mars 1588). Ainsi Montaigne nous donne quelques-unes des idées importantes auxquelles il est parvenu à la fin de sa vie : a) se défiant de la raison et des constructions de l'esprit, il croit surtout à l'expérience, à l'observation des faits, en particulier à l'observation de lui-même ; décrivant son moi, il peint la nature humaine en général. b) La morale qu'il tire de ses observations et de l'expérience de la vie, c'est qu'il faut suivre la nature, cultiver son moi dans toutes ses possibilités et par conséquent ne pas mépriser le corps et les plaisirs naturels, mais au contraire les goûter pleinement, ne plus prendre pour modèle les doctrines philosophiques sévères comme celle de Caton, mais celles, qui sont plus souples, de Socrate ou d'Épaminondas.

2. Manilius, *Astronomiques*, I, 59.

3. Cicéron (*Premiers Académiques*, II, 18) écrit Délos et non Delphes.

Pour cette raison, ne me plaît guère l'opinion de celui qui pensait, par la multitude des lois, brider l'autorité des juges, en leur taillant leurs morceaux¹ : il ne comprenait pas qu'il y a autant de liberté et de latitude à interpréter les lois qu'à les faire. Et ils se moquent ceux qui pensent affaiblir nos débats et les arrêter en nous ramenant à la parole expresse de la Bible², parce que notre esprit ne trouve pas le champ moins vaste pour examiner la pensée d'autrui que pour exprimer la sienne, et comme s'il y avait moins d'animosité et d'âpreté à commenter qu'à inventer. Nous voyons combien [ce législateur] se trompait : en effet, nous avons en France plus de lois que tout le reste du monde réuni³ et plus qu'il n'en faudrait pour régenter tous les mondes d'Épicure « *ut olim flagitiis, sic nunc legibus laboramus⁴* » ; [de même qu'autrefois on souffrait des scandales, de même c'est des lois que nous souffrons ;] et nous avons néanmoins tellement laissé à penser et à décider à nos juges qu'il n'exista jamais de liberté aussi puissante et aussi effrénée. Qu'ont gagné nos législateurs à distinguer cent mille espèces et faits particuliers et à y attacher cent mille lois ? Ce nombre n'a aucune proportion avec l'infinie diversité des actions humaines. La multiplication de nos créations n'arrivera pas au niveau de la variété des exemples. Ajoutez-y cent fois plus : il n'arrivera pas, pour autant, que, parmi les événements, il s'en trouve quelqu'un qui, dans tout ce grand nombre de milliers d'événements choisis et enregistrés, on rencontre un [autre] auquel il puisse se joindre et s'égaliser très exactement : il restera toujours en lui quelque particularité et différence qui requiert une façon différente de juger à son sujet. Il y a peu de rapport entre nos actions, qui sont en perpétuel changement, et les lois fixes et immobiles. Les [lois] les plus désirables sont celles qui sont les plus simples et les plus générales ; et je crois même qu'il vaudrait mieux ne pas en avoir du tout que de les avoir en nombre tel que nous les avons.

[La] Nature les donne toujours plus heureuses [pour nous] que ne sont celles que nous nous donnons. Témoin la peinture de l'âge d'or par les poètes, et l'état où nous voyons vivre les peuples qui n'en ont pas d'autres. Voilà des hommes qui, pour tous juges, emploient dans leurs pro-

1. Il s'agit de Justinien et de son code : en prévoyant tous les cas, il pensait dicter leurs décisions aux juges

2. La Bible est ici le symbole du texte, de la lettre du texte.

3. On se plaint beaucoup, à la fin du XVI^e siècle, de la confusion de la législation en France et du trop grand nombre de lois : cf. Jean Bodin (*République*, VI, 6) : « Le royaume [de France] a plus de lois et de coutumes que tous les peuples voisins et plus de procès que tout le reste de l'Europe depuis que le roy Charles VII et ses successeurs ont commencé à peupler ce royaume de lois faites à la mode de Justinien... »

4. Tacite, *Annales*, III, 25.

cès le premier passant qui voyage le long de leurs montagnes¹. Et ces autres élisent, le jour du marché, l'un d'entre eux qui sur-le-champ tranche de tous leurs différends. Quel danger y aurait-il que [les hommes] les plus sages réglassent ainsi les nôtres, selon les cas et en les examinant, sans s'obliger à suivre des précédents et sans en faire ? À chaque pied son soulier. Le roi Ferdinand², envoyant des colonies aux Indes [occidentales], décida avec une sage prévoyance qu'on n'y emmenât aucun homme ayant étudié la jurisprudence de crainte que les procès ne pullulassent dans ce nouveau monde : il considérait que c'était une science génératrice, par sa nature, de disputes et de divisions ; il jugeait, avec Platon³, que c'est mal pourvoir un pays que de lui donner des jurisconsultes et des médecins.

Pourquoi notre langage courant, si aisé pour tout autre usage, devient-il obscur et inintelligible dans un contrat et un testament, et pourquoi celui qui s'exprime si clairement, quoi qu'il dise et écrive, ne trouve-t-il en cela aucune manière de manifester sa pensée qui ne tombe dans le doute et la contradiction ? [Pourquoi,] si ce n'est parce que les princes de cet art, s'appliquant avec une attention particulière à choisir des mots solennels et à constituer des formules artificielles, ont tellement pesé chaque syllabe, épiluché chaque espèce de « couture verbale⁴ » que les voilâ empêtrés et embrouillés dans l'infinité des formes de langage et dans des divisions [du discours] si menues qu'elles ne peuvent plus tomber sous aucune règle et prescription ni être comprises avec certitude. « *Confusum est quidquid usque in pulverem sectum est*⁵. » [Tout ce qui est divisé jusqu'à devenir poussière est confus.] Qui a vu des enfants essayant de diviser une masse de mercure en un nombre déterminé de parties ? Plus ils le pressent et le pétrissent et ils s'appliquent à le soumettre à leur loi, plus ils excitent la liberté de ce noble métal ; il échappe à leur manipulation et ne cesse de se diviser et de s'éparpiller en sections de plus en plus menues, au-delà de tout compte. Il en est de même ici, car en subdivisant ces subtilités, on apprend aux hommes à accroître les doutes : on nous entraîne à étendre et à diversifier les difficultés, on les allonge, on les disperse. En semant les questions et en les retaillant, on fait fructifier et

1. Cf. G. Bouchet, *Séries*, IX : « On dit qu'en ce monde nouveau où ils vivent sans lettres, magistrats ne loy, qu'ils vivent plus légitimement et plus droicement que nous... »

2. Il s'agit de Ferdinand V le Catholique, roi de Castille (et roi d'Aragon sous le nom de Ferdinand II) mort en 1516.

3. Platon, *République*, III, 405.

4. Cela désigne vraisemblablement non seulement les moyens syntaxiques (moyens de jonction) mais aussi les groupements de mots, les formules ou expressions propres à la langue juridique.

5. Sénèque, *Lettres à Lucilius*, LXXXIX.

faisonner le monde en incertitude et en querelles, comme la terre devient d'autant plus fertile qu'elle est plus émietée et plus profondément remuée. « *Difficultatem facit doctrina*¹. » [C'est la science qui crée la difficulté.] Nous étions dans le doute [après avoir lu les opinions] d'Ulpien², nous doutons encore plus après elles de Bartolus et de Baldus³. Il aurait fallu effacer la trace de cette diversité innombrable d'opinions, et non s'en parer et en encombrer la tête de la postérité.

Je ne sais qu'en dire, mais on s'aperçoit par expérience qu'un si grand nombre d'interprétations dissipent la vérité et la fragmentent. Aristote a écrit pour être compris : s'il n'a pas pu y parvenir, moins y parviendra un homme moins capable, et [moins y parviendra] un tiers, que lui, qui traite sa propre pensée. Nous ouvrons la matière et nous l'épandons en la délayant ; d'un sujet nous en faisons mille et, en multipliant et en divisant, nous en arrivons à l'infinité des atomes d'Épicure. Jamais deux hommes ne jugèrent pareillement d'une même chose, et il est impossible de voir deux opinions exactement semblables, non chez différents hommes, mais chez un même homme à différentes heures. Ordinairement je trouve matière à doute dans ce que le commentaire n'a pas daigné toucher. Je bronche plus habituellement en pays plat, comme certains chevaux que je connais qui font plus souvent des faux pas sur un chemin uni.

Qui ne dirait pas que les commentaires augmentent les incertitudes et l'ignorance puisqu'on ne voit aucun livre, soit humain, soit divin, auquel les hommes accordent leur attention, dont l'interprétation fasse tarir la difficulté ? Le centième commentaire renvoie à son suivant le livre plus épineux et hérissé de difficultés que le premier ne l'avait trouvé. Quand a-t-on convenu ceci entre nous : ce livre a assez de commentaires, il n'y a désormais plus rien à dire ? Cela se voit [encore] mieux dans la chicane : on donne autorité de lois à un nombre infini de docteurs, d'arrêts et à autant d'interprétations. Trouvons-nous pour autant quelque terme au besoin d'interpréter ? Voit-on là quelque progrès et avancement vers la tranquillité ? Nous faut-il moins d'avocats et de juges que lorsque cette masse de droit était encore dans sa première enfance ? Au contraire, nous obscurcissons et ensevelissons l'intelligence ; nous ne parvenons plus à la connaître que lorsque tant de clôtures et de barrières veulent bien le permettre. Les hommes méconnaissent la maladie naturelle de leur

1. Quintilien, *Institution oratoire*, X, 3.

2. Célèbre jurisconsulte (vers 170-225 après J.-C.), Ulpien fut l'un des cinq juristes dont l'opinion faisait loi avant la codification du droit romain par Théodose II et Valentinien III en 426.

3. Bartolus (Bartolo da Sassoferrato, 1515-1537) et Baldus (Pietro Baldo de' Baldeschi, 1327-1400) sont des jurisconsultes et des glossateurs italiens.

esprit : il ne fait que fureter et chercher et ne cesse de tourner, de bâtir et de s'empêtrer dans son ouvrage, comme nos vers à soie, et il s'y étouffe. « *Mus in pisce* ! » [C'est une souris (qui s'engluie) dans la poix.] Il pense remarquer de loin je ne sais quelle apparence de clarté et de vérité imaginaire ; mais pendant qu'il y court, tant de difficultés se présentent en travers de sa route – et tant d'obstacles et de nouvelles recherches – que cela l'égaré et l'enivre, d'une façon guère différente de ce qui arriva aux chiens d'Ésope qui découvrant une chose ressemblant à un corps qui flottait en mer et ne pouvant l'approcher, entreprirent de boire cette eau, d'assécher le passage, et s'étouffèrent². Cela est rejoint par ce qu'un certain Cratès disait des écrits d'Héraclite, [à savoir] qu'ils avaient besoin d'un lecteur bon nageur afin que la profondeur et le poids de sa science ne l'engloutissent et ne le suffoquent pas³.

Seule une faiblesse particulière fait que nous nous contentons de ce que d'autres ou nous-mêmes avons trouvé dans cette chasse de connaissance : un homme plus capable ne s'en contentera pas. Il y a toujours place pour un suivant, et certes même pour nous-mêmes, et une route [passant] par ailleurs. Il n'y a pas de fin dans nos investigations : notre fin est dans l'autre monde. Quand notre esprit se contente, c'est pour lui un signe de raccourcissement ou de lassitude. Nul esprit vaillant ne s'arrête sur lui-même : il tend toujours [à aller] plus loin et va au-delà de ses forces ; il a des élans au-delà de son pouvoir d'exécution ; s'il ne s'avance et ne se harcèle et ne s'accule et ne se heurte pas, il n'est vif qu'à demi ; ses poursuites sont sans terme et sans forme ; son aliment c'est l'étonnement, la recherche, l'ambiguïté. C'est ce que manifestait assez clairement Apollon en nous parlant toujours d'une manière double, obscure et oblique, en ne nous repaissant pas, mais en nous occupant par semblables jeux⁴. Ce mouvement [de l'esprit] est irrégulier, perpétuel, sans modèle et sans but. Ses idées s'excitent, se suivent et s'engendrent l'une l'autre.

*Ainsi voit-on, en un ruisseau coulant,
Sans fin l'une eau après l'autre roulant,
Et tout de rang, d'un éternel conduit,
L'une suit l'autre, et l'une l'autre fuit.
Par celle-ci celle-là est poussée,*

1. Érasme, *Adages*, II, 3, 68.

2. Plutarque, *Des communes conceptions des philosophes stoïques*, XIX.

3. Diogène Laërce (*Vie des philosophes*, IX, 9, 585) prête le même mot à Socrate, in *Socrate*, II, 22, 110. Héraclite (550-vers 480 av. J.-C.) : les écrits de ce philosophe lui valurent le surnom d'Obscur ; nous avons des fragments de son ouvrage *De la nature*.

4. Il s'agit des oracles d'Apollon rendus à Delphes par sa prêtresse, la Pythie.

*Et celle-ci par l'autre est devancée :
Toujours l'eau va dans l'eau, et toujours est-ce
Même ruisseau et toujours eau diverse*¹.

Il y a plus de difficulté à interpréter les interprétations qu'à interpréter les choses, et plus de livres sur les livres que sur un autre sujet : nous ne faisons que nous gloser les uns les autres.

Tout fourmille de commentaires ; d'auteurs, il y en a grande disette. Le principal savoir de nos siècles et le plus réputé, n'est-ce pas de savoir comprendre les savants ? N'est-ce pas la fin habituelle et la fin dernière de toutes les études ?

Nos idées se greffent les unes sur les autres. La première sert de tige à la seconde, la seconde à la troisième. Nous montons ainsi d'échelon en échelon. Et il en résulte que celui qui est monté le plus haut a souvent plus d'honneur que de mérite car il n'est monté que d'un doigt sur les épaules de l'avant-dernier.

Que j'ai souvent – et sottement peut-être – étendu mon livre pour le faire parler de lui ! Sottement, quand ce ne serait que pour la raison que j'aurais dû me souvenir de ce que je dis des autres qui font de même, [à savoir] que ces œillades si fréquentes à leur ouvrage témoignent que leur cœur frissonne d'amour pour lui et que les rudoiments dédaigneux eux-mêmes dont ils le battent ne sont que des mignardises et des manières affectées d'une faveur maternelle, selon Aristote, pour qui s'estimer et se mépriser naissent souvent d'une même forme d'orgueil². Car mon excuse, [à savoir] que je dois avoir en cela plus de liberté que les autres parce que j'écris expressément sur moi et sur mes écrits comme sur mes autres actions, parce que mon sujet se retourne sur lui-même, je ne sais si chacun l'acceptera.

J'ai vu en Allemagne que Luther a laissé autant de divisions et de disputes sur l'incertitude de ses opinions, et même plus, qu'il n'en souleva sur les écritures saintes. Notre contestation est purement verbale. Je demande ce que c'est que la nature, le plaisir, un cercle et la substitution³. La question porte sur des mots, et se paie de même. Une pierre, c'est un corps. Mais si l'on insistait : « Et un corps, qu'est-ce que c'est ? – Une substance. – Et une substance, c'est quoi ? » et ainsi de suite, on acculerait à la fin le répondant au bout de son dictionnaire. On échange

1. La Boétie, « À Marguerite de Carle sur la traduction des plaintes de Bradamant... » : Montaigne cite ces vers de mémoire.

2. Aristote, *Éthique à Nicomaque*, IV, 13.

3. La procédure de substitution – qu'il engagera en 1590 – vise à conserver à d'éventuels descendants mâles de sa fille Léonor le château de Montaigne.

un mot contre un autre mot, et un mot souvent plus inconnu. Je sais mieux ce que signifie « homme » que je ne sais ce que signifie « animal » ou « mortel » ou « raisonnable ». Pour me supprimer une incertitude, ils m'en donnent trois : c'est la tête de l'Hydre¹. Socrate demandait à Memnon² ce que c'était que la vertu : « Il y a, fit Memnon, vertu d'homme et [vertu] de femme, de magistrat et d'homme privé, d'enfant et de vieillard. – Voilà qui va bien ! s'écria Socrate : nous étions à la recherche d'une vertu : en voici un essaim. » Nous posons une question : on nous en donne en retour une ruche. De même que nul événement ne ressemble à un autre, nulle forme à une autre, de même nul [ou nulle] ne diffère entièrement de l'autre. Ingénieux mélange fait par la Nature. Si nos faces n'étaient pas semblables, on ne pourrait pas distinguer l'homme de la bête ; si elles n'étaient pas dissemblables, on ne pourrait pas distinguer l'homme de l'homme³. Toutes les choses sont attachées par quelque similitude, tout exemple cloche et le rapport qui se tire de l'expérience est toujours déficient et imparfait ; on joint toutefois les comparaisons par quelque coin. Ainsi servent les lois et elles s'adaptent ainsi à chacune de nos affaires, grâce à quelque interprétation détournée, forcée et oblique.

Puisque les lois morales, qui concernent le devoir particulier de chacun envers soi-même, sont si difficiles à établir, telles que nous voyons qu'elles sont, ce n'est pas étonnant si celles qui gouvernent tant de particuliers le sont davantage. Considérez la forme de cette justice qui nous régit : c'est un vrai témoignage prouvant la faiblesse humaine, tant elle comporte de contradiction et d'erreur. Ce que nous trouvons [être] faveur et rigueur dans la justice – et nous y en trouvons tant que je ne sais si l'entre-deux s'y trouve aussi souvent –, ce sont des parties malades et des membres injustes du corps même et de la nature de la justice. Des paysans viennent de m'avertir en hâte qu'ils ont laissé à l'instant dans une forêt qui m'appartient un homme, frappé à mort de cent coups, qui respire encore et qui leur a demandé de l'eau par pitié et du secours pour le relever. Ils disent qu'ils n'ont pas osé s'approcher de lui et qu'ils se sont enfuis bien loin de peur que les gens de la justice ne les attrapassent là-bas et que, comme il arrive à ceux que l'on rencontre près d'un homme tué, ils n'eussent à rendre compte de ce malheureux événement par leur perte totale, puisqu'ils n'ont ni talent ni argent pour défendre leur inno-

1. L'Hydre de Lerne. Hercule lui coupa d'abord les têtes une à une, mais il en renaissait le double. Il en eut raison à la fin en les brûlant.

2. Plutarque, *De la pluralité d'amis*, I. Plutarque se souvient du *Ménon* de Platon, mais Amyot a bien écrit Memnon dans sa traduction.

3. Voir saint Augustin, *Cité de Dieu*, XXI, 8.

cence. Que leur eussé-je dit ? Il est certain que ce devoir d'humanité les aurait mis en difficulté.

Que d'innocents ont été punis, à notre connaissance, et sans qu'il y ait eu faute des juges ? Et combien y en a-t-il en qui ne sont pas venus à notre connaissance ? Ce qui suit est arrivé de mon temps : certains [hommes] sont condamnés à mort pour un homicide ; l'arrêt est, sinon prononcé, du moins conclu et arrêté. Là-dessus, les juges sont avertis par les officiers d'une cour subalterne voisine qu'ils détiennent quelques prisonniers qui avouent clairement cet homicide et apportent à toute cette affaire une lumière indubitable. On délibère pour savoir si on doit pour autant interrompre et différer l'exécution de la décision arrêtée contre les premiers. On considère la nouveauté de l'exemple et sa conséquence pour suspendre les jugements, que la condamnation est juridiquement faite, que les juges n'ont aucun sujet de remords. En somme, ces pauvres diables sont sacrifiés aux formes de la justice. Philippe¹, ou quelque autre, remédia à une pareille situation absurde de la manière suivante : il avait condamné à de grosses amendes un homme envers un autre et le jugement était prononcé. La vérité se découvrant quelque temps après, il s'aperçut qu'il avait jugé iniquement. D'un côté était l'intérêt légitime de la cause, de l'autre côté celui des formes judiciaires. Il satisfit en quelque manière à tous les deux en laissant la sentence dans l'état où elle était et en compensant de sa bourse le dommage subi par le condamné. Mais il avait affaire à un accident réparable ; les hommes dont j'ai parlé furent pendus irréparablement. Combien ai-je vu de condamnations plus criminelles que le crime !

Tout cela me fait souvenir de ces opinions anciennes, [à savoir] que l'on est forcé d'agir injustement en détail si l'on veut agir droitement en gros, et que l'on est forcé de commettre des injustices dans de petites choses si l'on veut parvenir à faire justice dans les grandes² ; que la justice humaine est formée sur le modèle de la médecine³, selon laquelle tout ce qui est utile est juste aussi et honnête ; [cela me rappelle] aussi ce que soutiennent les stoïciens, [à savoir] que la nature elle-même procède injustement dans la plupart de ses ouvrages, et ce que croient les [philosophes] cyrénaïques, [à savoir] qu'il n'y a rien de juste en soi, que

1. Plutarque, *Diets notables des anciens rois, princes et grands capitaines* (trad. Amyot). Montaigne cite certainement cette histoire de mémoire, car, chez Plutarque, Philippe, qui dormait pendant le plaidoyer de celui qu'il a condamné, est bien vite éclairé par la vigoureuse protestation de celui-ci.

2. Plutarque, *Instructions pour ceux qui manient affaires d'état*, XXI.

3. Plutarque, *Pourquoi la justice humaine diffère souvent la punition des maléfices*, XVI.

les coutumes et les lois constituent la justice¹ ; [cela me rappelle encore] le cas des Théodoriens qui trouvent justes pour le sage le larcin, le sacrilège et toute sorte de paillardise s'il voit que cela lui est profitable.

Il n'y a pas de remède. J'en suis, comme Alcibiade², à ce point que je ne me présenterai jamais, si je peux, à un homme pouvant prononcer contre moi une peine capitale, auprès duquel mon honneur et ma vie dépendraient plus de l'habileté et du soin de mon avoué que de mon innocence. Je me hasarderais devant une justice telle qu'elle me tînt compte d'une bonne action comme d'une mauvaise, devant laquelle j'aurais autant à espérer qu'à craindre. Le fait de rester indemne n'est pas une monnaie suffisante pour un homme qui fait mieux que de ne pas commettre de faute. Notre justice ne nous présente que l'une de ses mains, et encore c'est la gauche. Quel que soit l'homme, il sort de là avec perte.

Dans le royaume de Chine, dont le gouvernement et les arts³, sans la connaissance des nôtres et sans communication avec eux, surpassent nos exemples⁴ dans beaucoup de secteurs où ils excellent, et au sujet duquel l'histoire m'apprend⁵ combien le monde est plus vaste et plus varié que ni les anciens ni nous ne le concevons, les fonctionnaires délégués par le Prince pour inspecter ses provinces, de même qu'ils punissent ceux qui font des malversations dans l'exercice de leur charge, rémunèrent aussi par pure libéralité ceux qui s'y sont bien comportés, au-delà de la façon ordinaire et au-delà des obligations de leur devoir. On se présente devant eux non seulement pour se garantir, mais pour acquérir, et pas simplement pour être payé, mais aussi pour recevoir des dons.

Nul juge ne m'a encore parlé, Dieu merci, en qualité de juge, pour quelque cause que ce soit, ou mienne ou concernant un tiers, ou criminelle ou civile. Nulle prison ne m'a reçu ; pas même pour m'y promener⁶. L'imagination m'en rend la vue déplaisante, même du dehors. J'ai un tel faible pour la liberté que si l'on me défendait l'accès de quelque coin des Indes, j'en vivrais un peu plus mal à mon aise, et tant que je trouverai

1. Diogène Laërce, *Aristippe*, II, 95 ; *ibid.*, II, 99 pour les théodoriens (disciples de Théodore de Cyrène, surnommé l'athée).

2. Plutarque, *Alcibiade*, XIII. Alcibiade déclarait qu'il se fierait bien à la justice de son pays pour toute autre chose, mais que, pour sa vie, il ne se fierait pas à sa propre mère car il craignait que, par mégarde, elle ne mit dans l'urne une fève noire au lieu d'une fève blanche.

3. Au sens général de procédés habiles trouvés par les hommes.

4. Le mot semble signifier : ce qui est exemplaire, remarquable chez nous.

5. Ouvrage qui a renseigné Montaigne est *l'Histoire du grand royaume de la Chine* de Gonzalès de Mendoza, traduit par Luc de La Porte (1588).

6. Un peu plus tard, en juillet 1588, Montaigne sera emprisonné huit heures à la Bastille par les ligueurs.

terre ou air ouverts ailleurs, je ne croupirai pas dans un lieu où il faille me cacher. Mon Dieu ! que je pourrais mal supporter la condition où je vois tant de gens rivés à un coin de ce royaume, privés de l'entrée des villes principales et des cours et de l'usage des chemins publics pour avoir cherché querelle à nos lois ! Si celles que je sers me menaçaient seulement le bout du doigt, je m'en irais immédiatement en trouver d'autres, où que ce fût. Toute ma petite prudence¹, dans ces guerres civiles où nous sommes, s'emploie à ce qu'elles n'interrompent pas ma liberté d'aller et venir.

[Disons] maintenant que les lois se maintiennent en crédit, non parce qu'elles sont justes, mais parce qu'elles sont des lois. C'est le fondement mystique de leur autorité ; elles n'en ont pas d'autre. Cela leur est très profitable. Elles sont souvent faites par des sots, plus souvent par des gens qui, dans leur haine de l'égalité, manquent d'équité, mais toujours par des hommes, auteurs vains et incertains.

Il n'y a rien de si lourdement, si largement – ni si ordinairement – sujet à faillir que les lois. Quiconque leur obéit parce qu'elles sont justes ne leur obéit pas exactement par où il doit. Les nôtres, françaises, prêtent en quelque façon la main, par leur irrégularité et leur imperfection, au désordre et à la détérioration qui se voient dans leur application et leur exécution. Le commandement [qu'elles donnent] est si trouble et si peu ferme qu'il excuse quelque peu et la désobéissance et le défaut dans l'interprétation, dans l'administration et dans l'observance. Quel que soit donc le fruit que nous pouvons recevoir de l'expérience, celle que nous tirons des exemples étrangers aura grand-peine à servir beaucoup à nous instruire si nous faisons si mal notre profit de celle que nous avons de nous-mêmes, qui nous est plus familière et assurément suffisante pour nous instruire de ce qu'il nous faut.

Je m'étudie plus qu'un autre sujet. C'est ma métaphysique, c'est ma physique.

*Qua Deus hanc mundi temperet arte domam,
Qua venit exoriens, qua deficit, unde coactis
Cornibus in plenum menstrua luna redit ;
Unde salo superant venti, quid flamine captet
Eurus, et in nubes unde perennis aqua.
Sit ventura dies mundi quae subruat arces².*

[Par quel art Dieu gouverne-t-il le monde, notre demeure ; par où la lune s'avance-t-elle à son lever et comment se retire-t-elle ;

1. Ici, son prudent savoir-faire, semble-t-il.

2. Properce, *Épigrammes*, III, 5, v. 26 et suiv.

comment, ayant réuni son double croissant, revient-elle chaque mois dans sa plénitude ; d'où partent les vents qui commandent la mer, quel est l'effet de l'Eurus¹ ; d'où vient aux nuages leur eau perpétuelle. Est-ce que doit venir un jour qui détruise les assises du monde ?]

*Quaerite quos agitat mundi labor*².

[Cherchez, vous que tourmente le souci de connaître le monde.]

Dans cette universalité, je me laisse négligemment mener, dans mon ignorance, par la loi générale du monde. Je la connaîtrai assez quand je la sentirai. Ma science ne saurait la faire changer de route : elle ne se modifiera pas pour moi. C'est une folie de l'espérer et une plus grande folie de s'en tourmenter puisqu'elle est nécessairement semblable [pour tous], publique et commune.

La bonté³ et la capacité du gouverneur doivent nous décharger pleinement et sans réserve du souci de son gouvernement.

Les recherches et les spéculations philosophiques ne servent qu'à alimenter notre curiosité. Les philosophes, avec raison, nous renvoient aux règles de [la] Nature ; mais celles-ci n'ont que faire d'une aussi sublime connaissance ; ils les falsifient et ils nous présentent le visage de [la] Nature peint trop haut en couleur et trop sophistiqué : de là naissent un très grand nombre de portraits différents d'un sujet aussi uniforme. De même qu'elle nous a pourvus de pieds pour marcher, elle nous a pourvus aussi de sagesse pour nous guider dans la vie, sagesse qui n'est pas aussi ingénieuse, robuste et pompeuse que celle de l'invention des philosophes, mais, comme il convient, facile et salutaire, et qui fait très bien ce que [celle des philosophes] dit, chez celui qui a le bonheur de savoir s'employer naïvement et d'une façon réglée, c'est-à-dire naturellement. Se confier le plus simplement à [la] Nature, c'est s'y confier le plus sagement. Oh ! que c'est un doux et mol oreiller, et sain, que l'ignorance et l'insouciance d'apprendre pour reposer une tête bien faite !

J'aimerais mieux me bien comprendre en moi qu'en Cicéron⁴. Avec l'expérience que j'ai de moi, je trouve assez de quoi me rendre sage, [et j'y parviendrais] si j'étais un bon étudiant. Celui qui se remémore l'excès de sa colère passée et jusqu'où cette fièvre l'emporta voit la laideur de cette passion mieux que dans Aristote, et il en conçoit une plus juste

1. L'Eurus était le nom du vent du Sud ou du Sud-Est.

2. Lucain, *La Pharsale*, I, v. 417.

3. Bonté signifie peut-être simplement ici : la bonne qualité, la valeur.

4. L'édition de 1588 portait : « qu'en Platon ». Mais Montaigne a toujours admiré Platon, et il a remplacé ici son nom par celui de Cicéron pour lequel il a beaucoup moins de considération, surtout à la fin de sa vie.

haine. Celui qui se souvient des maux qu'il a courus, de ceux qui l'ont menacé, des causes superficielles qui l'ont fait passer d'un état à un autre, se prépare par là aux changements futurs et à la connaissance de sa condition¹. La vie de César n'est pas plus instructive pour nous que la nôtre, et que ce soit la vie d'un empereur ou celle d'un homme du peuple, c'est toujours une vie que tous les accidents humains concernent parce qu'elle y est sujette. Écoutons seulement notre vie : nous nous disons tout ce dont nous avons principalement besoin. Celui qui se souvient de s'être trompé tant et tant de fois selon son propre jugement, n'est-il pas un sot de ne pas se mettre à s'en défier pour toujours ? Quand je me trouve convaincu par le raisonnement d'autrui [d'avoir] une opinion fautive, je n'apprends pas tant ce qu'il m'a dit de nouveau et le point particulier que j'ignorais (ce serait peu de profit) que j'apprends d'une façon générale ma faiblesse et la trahison de mon intelligence : de là je tire l'amendement² de toute la masse. Dans toutes mes autres erreurs je fais de même et je sens que cette règle est d'une grande utilité pour la vie. Je ne regarde pas l'espèce et l'individu comme une pierre qui m'a fait trébucher ; j'apprends à me méfier de mon allure partout et je m'applique à la régler. Apprendre qu'on a dit ou fait une sottise, cela n'est rien ; il faut [plutôt] apprendre que l'on n'est qu'un sot, instruction bien plus ample et plus importante. Les faux pas que ma mémoire a faits si souvent à mon détriment, lors même qu'elle me dit être le plus sûre d'elle, ne se sont pas perdus inutilement : elle a beau me jurer à cette heure et me rassurer, je secoue les oreilles³ ; la première opposition que l'on fait à son témoignage me rend indécis et je n'oserais me fier à elle sur une affaire d'importance ni me faire son garant sur ce qui concerne autrui. Et n'était le fait que ce que je fais par manque de mémoire, les autres le font encore plus souvent par manque de loyauté, j'accepterais toujours, en matière de faits, la vérité de la bouche d'un autre plutôt que de la mienne. Si chacun épiait de près les effets et les circonstances des passions qui le gouvernent, comme je l'ai fait pour celle dont j'étais devenu la proie, il les verrait venir et ralentirait un peu leur impétuosité et leur course. Elles ne nous sautent pas toujours au cou d'un premier saut ; il y a de la menace et des degrés :

*Fluctus uti primo coepit cum albescere ponto,
Paulatin sese tollit mare, et altius undas
Erigit, inde imo consurgit ad aethera fundo*⁴.

1. C'est-à-dire : sa nature.

2. Autrement dit : l'amélioration.

3. ... en signe de dénégation.

4. Virgile, *Énéide*, VII, v. 528-530.

[De même, au premier souffle du vent, la mer se met à blanchir, puis peu à peu se soulève, dresse plus haut ses vagues et bientôt du fond de l'abîme les élève jusqu'au ciel.]

Le jugement occupe chez moi un siège magistral, du moins il s'y efforce soigneusement ; il laisse mes sentiments aller à leur allure, la haine comme l'amitié, sans en être altéré et gâté. S'il ne peut pas améliorer les autres éléments conformément à lui, du moins il ne se laisse pas altérer par eux : il joue son jeu à part.

Le conseil donné à chacun de se connaître doit être d'un important effet puisque le fameux dieu de science et de lumière¹ le fit placer au fronton de son temple en considérant qu'il contenait tout ce qu'il avait à nous conseiller. Platon dit aussi que la sagesse n'est pas autre chose que l'exécution de ce commandement, et Socrate le démontre par le menu dans Xénophon². Les difficultés et l'obscurité ne sont aperçues dans chaque science que par ceux qui y ont accès, car il faut aussi quelque degré d'intelligence pour pouvoir remarquer que l'on ignore et il faut pousser contre une porte pour savoir qu'elle nous est fermée. De là vient cette subtile observation de Platon, [à savoir] que ni ceux qui savent n'ont à s'informer, puisqu'ils savent, ni ceux qui ne savent pas, puisque, pour s'informer, il faut savoir de quoi l'on s'informe³. Ainsi dans cette [science qui consiste] à se connaître soi-même, le fait que chacun se voit si certain et si satisfait, le fait que chacun pense y être suffisamment entendu, signifie que chacun n'y entend rien du tout, comme Socrate l'apprend à Euthydème dans Xénophon⁴. Moi, qui ne me pique de rien d'autre⁵, je trouve dans cette maxime une profondeur et une variété si infinies que mon apprentissage n'a pas d'autre fruit que de me faire sentir combien il me reste à apprendre. À ma faiblesse, que j'ai si souvent reconnue, je dois le penchant que j'ai à la modestie, à l'obéissance aux croyances qui me sont prescrites, à une constante froideur et modération d'opinions, et [je dois] ma haine pour cette arrogance importune et querelleuse qui, se fiant entièrement à elle-même et ne croyant qu'elle-même, est ennemie capitale de l'instruction et de la vérité⁶. Entendez ces gens-là⁷ faire les maîtres d'école : les premières sottises qu'ils présentent, c'est dans le

style dont on use pour établir les religions et les lois. « *Nil hoc est turpius quam cognitioni et perceptioni assertionem approbationemque praecurrere*¹. » [Rien n'est plus indigne que de faire aller l'assertion et la confirmation avant l'étude et la connaissance.]

Aristarque disait qu'anciennement il s'était à peine trouvé sept sages au monde² et que, de son temps, il s'y trouvait à peine sept ignorants. N'aurions-nous pas plus de raison que lui de le dire en notre temps ? L'affirmation et l'entêtement sont des signes certains de bêtise. Celui-ci aura piqué du nez à terre³ cent fois en un jour : le voilà sur ses ergots⁴, aussi résolu et entier qu'auparavant ; vous diriez que, depuis ce moment, on a fait couler en lui une âme nouvelle et une nouvelle vigueur d'intelligence, et qu'il lui arrive ce qui arrivait à cet antique fils de la Terre⁵ qui reprenait une fermeté nouvelle et se renforçait par sa chute,

cui cum tetigere parentem

*Jam defecta vigent renovato robore membra*⁶.

[dont les membres épuisés, dès qu'il touche sa mère (la Terre), reprennent une vigueur nouvelle].

Ce têtu indocile ne pense-t-il pas reprendre un nouvel esprit pour reprendre une nouvelle dispute ? C'est à partir de mon expérience que je dénonce l'ignorance humaine, ce qui est, à mon avis, la plus sûre leçon de l'école du monde⁷. Ceux qui ne veulent pas conclure à leur propre ignorance sur un exemple aussi futile que le mien ou que le leur, qu'ils reconnaissent [cette humaine ignorance] par l'exemple de Socrate, le maître des maîtres. Le philosophe Antisthène disait, en effet, à ses disciples : « Allons, vous et moi, entendre Socrate : là je serai élève avec vous. » Et soutenant ce dogme de sa secte stoïcienne, [à savoir] que la vertu suffisait à rendre une vie pleinement heureuse sans le besoin de quelque autre secours⁸, il ajoutait : « Sauf de la force de Socrate. »

1. Cicéron, *Seconds Académiques*, I, 12.

2. Plutarque, *De l'amitié fraternelle*, I. Aristarque (célèbre grammairien grec du I^{er} siècle av. J.-C.) parlait des fameux Sept Sages de la Grèce (dont Bias de Pirène, Solon d'Athènes, Thalès de Milet, etc.).

3. C'est-à-dire : aura été vaincu dans la discussion (cf. l'expression : mordre la poussière).

4. Il y a un jeu de mots entre « être sur ses ergots » (comme le coq monte sur ses ergots) et les ergots (*ergo* : donc, en latin, mot qui conclut un syllogisme, une discussion) : il reste sur ses conclusions, ses opinions.

5. Il s'agit d'Antée, fils de Neptune et de la Terre : Hercule, luttant contre ce géant, s'aperçut qu'il reprenait des forces chaque fois qu'il touchait la terre, alors il le souleva et le tua.

6. Lucain, *La Pharsale*, IV, v. 599-600.

7. C'est l'école de la vie, par opposition à l'école philosophique.

8. Antisthène († 365 av. J.-C.) fut le disciple de Socrate et le maître de Diogène et des cyniques ; il a enseigné le premier le mépris des richesses, des grandeurs, de la volupté. Cf. Diogène Laërce, *Antisthène*, VI, 2 et VI, 11.

1. C'est-à-dire Apollon : l'inscription « Connais-toi toi-même » était gravée sur la porte du temple de Delphes (cf. Livre III, fin du chap. IX).

2. Platon, *Timée*, 72, et *Charmide*, XII, 164. Xénophon, *Mémorables*, IV, 2.

3. Platon, *Ménon*, XVI, 80.

4. Xénophon, *Mémorables*, IV, 2, 24 et 29.

5. De rien d'autre que de me connaître, apparemment.

6. Cette phrase est importante pour la connaissance de Montaigne.

7. C'est-à-dire : ceux qui ne sont pas enclins à la modestie et ont cette arrogance importune et querelleuse.

Cette longue attention que j'emploie à m'observer me dresse à juger passablement des autres aussi, et il y a peu de choses dont je parle plus heureusement et de façon plus acceptable. Il m'arrive souvent de voir et distinguer plus exactement les manières d'être de mes amis qu'ils ne le font eux-mêmes. J'ai étonné [parfois] l'un deux par la justesse de ma description et je lui ai donné des informations sur lui-même et des conseils. Parce que je me suis habitué, dès mon enfance, à regarder ma vie dans celle d'autrui comme dans un miroir, j'ai acquis un caractère studieux en cela et, quand j'y pense, je laisse échapper peu de choses autour de moi qui sont utiles à mon dessein : comportements, goûts, propos. J'étudie tout : ce qu'il me faut éviter, ce qu'il me faut imiter. Ainsi je révèle à mes amis, d'après leurs manifestations extérieures, leurs inclinations intérieures ; je ne le fais pas pour ranger cette infinie variété d'actions, si diverses et si décousues, dans des catégories et des chapitres déterminés et pour distribuer mes partages et divisions dans des classes et des sections connues,

*Sed neque quam multae species, et nomina quae sint,
Est numerus*¹.

[mais nul nombre ne saurait définir la multitude des espèces et dire quels sont leurs noms.]

Les savants divisent leurs idées et les désignent par des termes plus spécifiques et par le menu. Moi, qui ne vois en la matière qu'autant que l'usage m'informe, sans règle, je présente les miennes en gros et à tâtons ; en ceci par exemple : j'exprime ma pensée par éléments décousus, ainsi que [l'on fait] d'une chose qui ne peut être dite en une seule fois et en bloc. [L'établissement d'un rapport et d'une conformité ne se trouve pas dans des esprits tels que les nôtres, faibles et ordinaires. La sagesse est un bâtiment solide et complet dont chaque partie occupe sa place et porte sa marque. « *Sola sapientia in se tota conversa est*. » [Seule la sagesse est tout entière enfermée en elle-même.] Je laisse aux hommes instruits – et je ne sais s'ils en viennent à bout dans une chose si complexe, si menue et si fortuite – [le soin] de ranger en troupes cette infinie diversité d'aspects et de fixer notre mobilité et de l'ordonner. Non seulement je trouve malaisé de relier nos actions les unes aux autres, mais chacune prise à part, je trouve malaisé de la désigner proprement par quelque qualité principale, tant elles sont doubles et bigarrées avec divers reflets.

1. Virgile, *Géorgiques*, II, v. 105.

2. Cicéron, *De finibus*, III, 7.

Ce que l'on signale comme une chose exceptionnelle chez le roi de Macédoine, Persée¹, [à savoir] que son esprit, ne s'attachant à aucune condition [stable], ne cessait d'aller çà et là dans toute sorte de genre de vie et de montrer des manières de vivre si libres en leur essor et si vagabondes que ni lui ni quelqu'un d'autre ne savait quel homme il était, cela [, dis-je] me semble convenir à peu près à tout le monde. Et par-dessus tous, j'ai vu quelque autre [personnage] de son rang² à qui cette conclusion s'appliquerait plus particulièrement encore, je crois : aucune position moyenne, passant toujours vivement d'un extrême à l'autre pour des raisons impossibles à deviner, aucune espèce d'allure sans changement surprenant de direction, aucune aptitude simple, si bien que ce que l'on pourra le plus vraisemblablement imaginer un jour à son sujet, ce sera qu'il cherchait et s'appliquait à se rendre connu en étant méconnaissable.

On a besoin d'avoir des oreilles bien fortes pour s'entendre juger franchement, et parce qu'il est peu d'hommes qui puissent le supporter sans ressentir une morsure, ceux qui se risquent à entreprendre de nous juger devant nous nous montrent un exceptionnel acte d'amitié, car c'est aimer sainement que d'entreprendre de blesser et d'offenser pour rendre service. Je trouve dur [pour celui qui s'en charge] de juger un homme en qui les mauvaises façons d'être surpassent les bonnes. Platon prescrit trois qualités à celui qui veut examiner l'âme d'un autre : la science, la bienveillance, la hardiesse³.

Un jour on me demandait à quoi j'aurais pensé être bon si quelqu'un s'était avisé de se servir de moi pendant que j'en avais l'âge,

*Dum melior vires sanguis dabat, aemula necdum
Temporibus geminis cunebat sparsa senectus*⁴,

[tandis qu'un sang meilleur me donnait des forces et que la vieillesse n'avait pas encore blanchi mes deux tempes,]

« à rien », fis-je. Je m'excuse aisément de ne pas savoir faire une chose qui me rendrait esclave d'autrui. Mais j'aurais dit ses vérités à mon maître et j'aurais contrôlé sa conduite s'il avait voulu. Non pas en gros par des leçons scolaires que je ne connais pas (et je ne vois naître d'elles aucune véritable amélioration chez ceux qui les connaissent), mais en observant pas à pas ses actions, en toute occasion, et en jugeant à vue d'œil, pièce par pièce, simplement et naturellement, lui faisant voir quel

1. Tite-Live, *Histoire romaine*, XLI, 20. Persée, dernier roi de Macédoine, fut vaincu par Paul-Émile à Pydna en 168 av. J.-C. et mourut dans un cachot à Rome en 167.

2. Ce personnage serait Henri IV.

3. Platon, *Gorgias*, XLII, 487 (trad. latine de Ficin).

4. Virgile, *Énéide*, V, v. 415-416.

homme il est dans l'opinion publique, et m'opposant à ses flatteurs. Il n'y a aucun d'entre nous qui ne vaudrait moins que les rois s'il était ainsi continuellement gâté par cette canaille de gens. Comment en serait-il autrement si même Alexandre, ce grand roi et ce grand philosophe, ne put s'en préserver ! J'aurais eu assez de fidélité, de jugement et de liberté pour cette tâche. Ce serait là une fonction sans nom : autrement elle perdrait son efficacité et sa grâce¹. Et c'est un rôle qui ne peut indistinctement appartenir à tous car la vérité elle-même n'a pas le privilège de pouvoir être employée à toute heure et de n'importe quelle façon : son usage, tout noble qu'il est, a ses frontières et limites. Il arrive souvent, vu ce que sont les hommes, qu'on la lâche à l'oreille du prince non seulement sans fruit, mais d'une manière dommageable, et injuste aussi. Et on ne me fera pas croire qu'une sainte remontrance ne puisse pas être appliquée de façon défectueuse et que l'intérêt de la substance² ne doive pas céder souvent à l'intérêt de la forme. Je voudrais pour cette fonction un homme content de son sort,

Quod sit esse velit, nihilque malit³,

[qui voulût être ce qu'il est et ne voulût rien de plus,]

et de moyenne naissance, parce que, d'une part, il n'aurait pas de crainte de toucher vivement et profondément le cœur du maître par peur de perdre par là le chemin de son avancement, et, d'autre part, parce que étant d'une condition sociale moyenne, il pourrait communiquer plus facilement avec toute sorte de gens. Je voudrais que ce rôle fût confié à un seul homme⁴, car étendre le privilège de cette liberté et de cette intimité à plusieurs personnes engendrerait une absence de révérence nuisible. Assurément [c'est ce que je voudrais] et de cet homme-là j'exigerais surtout la fidélité du silence.

Un roi n'est pas à croire quand il se vante de son courage pour attendre fermement la rencontre de l'ennemi pour le service de sa gloire si, pour son profit et son amélioration, il ne peut pas supporter la liberté des paroles d'un ami qui n'ont pas d'autre action que de lui pincer l'ouïe, le reste de leur effet étant dans sa main. Or il n'y a aucune classe d'hommes qui ait un aussi grand besoin que ceux-là de vrais et libres avertisse-

1. Cette idée d'un conseiller qui dirait constamment la vérité au prince vient de l'Antiquité : Titus, sur le conseil d'Apollonius, avait accepté auprès de lui un tel personnage. Machiavel l'a reprise (voir *Le Prince*, chap. XXIII) : il propose que le prince fasse le choix de quelques hommes sages et leur donne la liberté entière de lui dire toute la vérité lorsqu'il les interrogera.

2. C'est ce que nous appelons couramment : le fond.

3. Martial, *Épigrammes*, X, 47, v. 12.

4. Montaigne se différencie de Machiavel qui propose que cette fonction soit confiée à plusieurs hommes sages.

ments. Ils supportent le poids d'une vie publique et ils ont à plaisir à l'opinion de tant de spectateurs que, comme on a pris l'habitude de leur taire tout ce qui les détournerait de leur route, ils se trouvent engagés, sans s'en apercevoir, dans la haine et la détestation venant de leurs peuples, souvent pour des raisons qu'ils auraient pu éviter, sans nul préjudice pour leurs plaisirs eux-mêmes, si on les en avait avisés et remis à temps en meilleure voie. Ordinairement leurs favoris s'intéressent plus à eux-mêmes qu'au maître, et bien leur en prend parce que, à la vérité, la plupart des devoirs de la véritable amitié sont [soumis] devant le souverain à une rude et périlleuse épreuve, de manière qu'on y a besoin non seulement de beaucoup d'affection et de franchise, mais aussi de courage.

[Disons] enfin que toute cette fricassée que je barbouille ici n'est qu'un registre des expériences de ma vie qui peut servir d'exemple pour la santé de l'âme si l'on prend le contre-pied du modèle qui y est peint. Mais en ce qui concerne la santé corporelle, personne ne peut fournir d'expérience plus utile que moi, qui la présente pure, nullement altérée et corrompue par quelque arrangement et par des opinions. L'expérience est proprement sur son terrain de prédilection¹ sur le sujet de la médecine, où la raison lui² abandonne toute la place. Tibère³ disait que quiconque avait vécu vingt ans devait être sûr des choses qui lui étaient nuisibles ou salutaires et savoir se conduire sans la médecine. Et il pouvait avoir appris cela de Socrate qui, conseillant soigneusement à ses disciples l'étude de leur santé en leur disant que c'était un sujet d'étude primordial, ajoutait qu'il était difficile qu'un homme d'une bonne intelligence, prêtant attention à ses exercices, à son boire et à son manger, ne discernât pas mieux que son médecin ce qui était bon ou mauvais pour lui⁴. La médecine se pique de même d'avoir toujours l'expérience comme pierre de touche de son action. Aussi Platon avait-il raison de dire⁵ que, pour être un vrai médecin, il serait nécessaire que celui qui l'entreprendrait eût passé par toutes les maladies qu'il voudrait guérir et par tous les fâcheux événements et toutes les circonstances dont il voudrait juger. Il est normal qu'ils prennent la vérole s'ils veulent savoir la soigner. Vraiment je me fiera sur ce point à ce médecin-là. Car les autres nous guident comme

1. Montaigne dit même : « sur son fumier ».

2. C'est-à-dire : à l'expérience. Le chapitre s'intitule « Sur l'expérience » : Montaigne, à la fin de sa vie, se défie de la raison et croit surtout à l'expérience.

3. Tacite, *Annales*, VI, 46 ; Suétone, *Tibère*, XXVIII ; Plutarque, *Préceptes de santé*, XXIII.

4. Cf. Xénophon, *Mémorables*, IV, 7.

5. Platon, *République*, III, 408.

un homme qui peint les mers, les écueils et les ports en étant assis à sa table, et y fait promener le modèle d'un navire en toute sécurité. Mettez-le à la pratique : il ne sait comment s'y prendre. Ils font de nos maladies une description comme celle que fait un trompette de ville qui fait l'annonce d'un cheval ou d'un chien perdu : tel poil, telle hauteur, telle oreille : mais présentez-le-lui : il ne le reconnaît pas pour autant.

Par Dieu, que la médecine m'apporte un jour quelque bon et sensible secours, je crierai de bonne foi :

*Tandem efficaci do manus scientiae!*¹

[Enfin je donne les mains à une science efficace !]

Les arts qui promettent de nous garder le corps en bonne santé et l'âme en bonne santé nous promettent beaucoup ; mais il n'y en a point aussi qui tiennent moins leurs promesses. Et en notre temps ceux qui font profession de ces arts parmi nous en montrent moins les résultats que tous autres hommes². On peut dire d'eux, tout au plus, qu'ils vendent des drogues médicinales ; mais qu'ils soient médecins, cela on ne peut pas le dire.

J'ai assez vécu pour tenir compte [et faire état] du régime de vie qui m'a conduit si loin. Pour qui voudra en goûter, j'en ai fait l'expérience, j'ai été son échanson³. En voici quelques articles, comme la mémoire me les fournira. (Je n'ai pas de façon de faire qui n'ait varié selon les événements malheureux, mais j'enregistre [ici] celles que j'ai vues le plus souvent en usage, qui ont le plus dominé en moi jusqu'à cette heure.) Ma forme de vie est la même en maladie qu'en santé : même lit, mêmes heures, mêmes aliments me servent, même breuvage aussi. Je n'y ajoute absolument rien, si ce n'est la régulation du plus ou du moins, en fonction de ma force et de mon appétit. Ma santé, c'est de maintenir sans qu'il soit troublé mon état habituel. Vois-je que la maladie m'en déloge d'un côté ? Si je me fie aux médecins, ils m'en détournent de l'autre : et sous l'action du sort et sous celle de l'art [médical] me voilà hors de ma route. Je ne crois rien de façon plus certaine que ceci : c'est que je ne saurais être incommodé par l'usage des choses dont j'ai une très longue habitude.

1. Horace, *Épodes*, XVII, 1.

2. Arts signifie à la fois procédés techniques ou scientifiques et métiers qui emploient ces procédés, et même, par personnification, les gens qui exercent ces métiers. L'art qui promet la santé du corps est évidemment la médecine ; en notre temps ces arts sont inefficaces : c'est dit pour la médecine.

3. L'échanson non seulement servait le vin mais le goûtait pour montrer qu'il ne contenait pas de poison.

C'est à l'habitude de donner une forme à notre vie, celle qu'il lui plaît ; elle a tout pouvoir en cela : c'est le breuvage de Circé¹ qui diversifie notre vie comme bon lui semble. Combien de peuples, et à trois pas de nous, estiment ridicule la crainte du serein² qui nous affecte si visiblement ; et nos bateliers et nos paysans s'en moquent. Vous rendez malade un Allemand si vous le faites coucher sur un matelas, comme un Italien sur de la plume et un Français sans rideau et sans feu. L'estomac d'un Espagnol ne résiste pas à notre sorte de manger ni le nôtre à la façon de boire à la suisse.

Un Allemand me fit plaisir à Augsburg³ en combattant l'incommodité de nos foyers à l'aide du même argument dont nous nous servons ordinairement pour condamner leurs poêles, car, à la vérité, cette chaleur croupissante et puis la senteur de cette matière dont ils sont faits, quand elle est réchauffée, montent à la tête de la plupart de ceux qui n'y sont pas habitués. Mais, au demeurant, cette chaleur, étant égale, constante et partout répandue, sans lueur, sans fumée, sans le vent que l'ouverture de nos cheminées nous apporte, a bien par ailleurs de quoi être comparée à la nôtre. Que n'imitons-nous l'architecture romaine ? On dit, en effet que, anciennement, le feu ne se faisait dans leurs maisons que par l'extérieur, et au pied de ces maisons : de là la chaleur était insufflée à tout le logis par les tuyaux pratiqués dans l'épaisseur du mur, lesquels tuyaux entouraient de leur réseau les lieux qui devaient être chauffés par eux : c'est ce que j'ai vu clairement exprimé je ne sais où dans Sénèque⁴. [Mon Allemand] m'entendant louer les avantages et les beautés de sa ville, qui le mérite assurément, commença à me plaindre du fait que je devais m'en éloigner ; et parmi les premiers inconvénients qu'il me cita, il y eut la lourdeur que m'apporteraient, ailleurs, les cheminées. Il avait entendu exprimer cette plainte par quelqu'un, et nous l'attachait, [à nous Français], étant privé par la pratique de l'apercevoir chez lui. Toute chaleur qui vient du feu m'affaiblit et m'appesantit ; pourtant Evénus disait que le meilleur condiment de la vie était le feu⁵. Je prends plutôt toute autre façon d'échapper au froid.

Nous craignons les vins quand on arrive au fond du tonneau ; au Portugal ce fumet est tenu pour délicieux et c'est le breuvage des princes. En somme chaque nation a beaucoup de coutumes et d'usages qui sont

1. La magicienne Circé, dans l'*Odyssée*, pour retenir Ulysse auprès d'elle, fit boire à ses compagnons une liqueur enchantée qui les transforma en pourceaux.

2. Humidité fine et pénétrante qui tombe le soir, en été, après le coucher du soleil.

3. C'est en octobre 1580 (du 15 au 19) que Montaigne a séjourné à Augsburg.

4. Dans *Lettres à Lucilius*, XC.

5. Plutarque, *Questions platoniques*, VIII.

non seulement inconnus pour quelque autre nation, mais sauvages et surprenants pour elle.

Que ferons-nous avec ce peuple qui ne prend en compte que des témoignages imprimés, qui ne croit pas les hommes s'ils ne sont pas dans un livre, ni la vérité si elle n'est pas d'une époque compétente¹ ? Nous donnons de la dignité à nos bêtises quand nous les imprimons. Il y a, pour ce peuple, une autre importance quand on dit : « Je l'ai lu » que si vous dites : « Je l'ai entendu dire. » Mais moi qui ne mets pas plus en doute ce que dit la bouche des hommes que ce qu'écrit leur main et qui sais que l'on écrit avec aussi peu de discernement que l'on parle et qui estime ce siècle à l'égal d'un autre qui appartient au passé, je cite aussi volontiers un mien ami qu'Aulu-Gelle ou que Macrobe et ce que j'ai vu que ce qu'ils ont écrit. Et de même qu'ils estiment, à propos de la vertu, qu'elle n'est pas plus grande parce qu'elle est plus longue, j'estime de même, au sujet de la vérité que, parce qu'elle est plus vieille, elle n'est pas plus sage. Je dis souvent que c'est une pure sottise qui nous fait courir après les exemples étrangers et ceux que nous apprend l'école. Leur fertilité est égale à l'heure actuelle à celle du temps d'Homère et de Platon. Mais n'est-il pas vrai que nous cherchons plus l'honneur de la citation que la vérité de l'exposé ? Comme si emprunter nos preuves à la boutique de Vascosan ou de Plantin², c'était plus que de les prendre dans ce qui se voit dans notre village. Ou n'est-ce pas, du moins, parce que nous n'avons pas l'intelligence d'examiner de près et de faire valoir ce qui se passe devant nous et de le juger assez vivement pour l'ériger en exemple ? Car si nous disons que l'autorité nous manque pour donner foi à notre témoignage, nous le disons mal à propos, parce que, à mon avis, avec les choses les plus ordinaires et les plus courantes et plus connues, si nous savions les voir sous leur vrai jour, peuvent être formés les plus grands miracles de la nature et les plus merveilleux exemples, notamment sur le sujet des actions humaines.

Maintenant, sur mon sujet, laissant de côté les exemples que je connais par les livres et [en particulier] ce qu'Aristote dit de l'Argien Andron [à savoir] qu'il traversait sans boire les déserts de la Libye³, [je citerai] ce que disait devant moi un gentilhomme qui s'est acquitté dignement de plusieurs charges⁴, [à savoir] qu'il était allé de Madrid à Lisbonne, en

1. Pour Montaigne et ses contemporains, le Moyen Âge n'est pas un « âge compétent ».

2. Vascosan (1508-1577), imprimeur à Paris, avait publié, entre autres, les *Vies parallèles* de Plutarque, traduites par Amyot. Plantin (1514-1589) imprimait à Anvers.

3. Diogène Laërce, *Pyrrhon*, IX, 81.

4. Il s'agit de Jean de Vivonne, marquis de Pisani, ambassadeur en Espagne de 1572 à 1583, puis à Rome.

plein été, sans boire. Il se porte vigoureusement pour son âge et n'a rien d'extraordinaire dans la pratique de sa vie si ce n'est qu'il reste deux ou trois mois, voire un an, m'a-t-il dit, sans boire. Il se sent altéré, mais il laisse passer cela et considère que c'est un besoin qui s'atténue aisément de lui-même ; et il boit plus par caprice que pour son besoin ou son plaisir.

Voici quelque chose concernant un autre. Je rencontrai, il n'y a pas longtemps, l'un des plus savants hommes de France, l'un de ceux qui jouissent d'un sort qui n'est pas médiocre, en train d'étudier dans le coin d'une salle qu'on lui avait enclose de tapisseries ; et autour de lui il y avait un vacarme plein de licence fait par ses valets. Il me déclara – et Sénèque en dit presque autant de lui¹ – qu'il faisait son profit de ce tintamarre, comme si, battu par ce bruit, il se repliait et se resserrait davantage sur lui-même pour la contemplation et si cette tempête de voix refoulait ses pensées au-dedans de lui. Étant étudiant à Padoue, ses études furent si longtemps exposées, dans le logement où il était, au roulement des voitures et au tumulte de la place, qu'il s'était entraîné non seulement au mépris du bruit, mais à son emploi pour le service de son travail. Socrate² répondait à Alcibiade qui se demandait avec grand étonnement comment il pouvait supporter le continuel tintamarre de la mauvaise tête de sa femme : « Comme les gens qui sont habitués au son ordinaire des roues à puiser l'eau³. » Je suis tout le contraire : j'ai l'esprit délicat et prêt à prendre son essor : quand il est occupé avec ses pensées, le moindre bourdonnement de mouche l'assassine.

Sénèque dans sa jeunesse ayant mordu ardemment à l'exemple donné par Sextius de ne pas manger [la chair] d'un animal qui eût été tué, s'en passa durant un an avec plaisir, comme il dit. Et il se départit seulement [de cette règle] pour ne pas être soupçonné de l'emprunter à certaines religions nouvelles qui la répandaient. Il adopta en même temps parmi les préceptes d'Attalus celui qui conseille de ne plus se coucher sur des matelas qui enfoncent et il utilisa continuellement jusqu'à sa vieillesse ceux qui ne cèdent pas sous le corps. Ce que l'usage de son temps lui fait mettre au compte de l'austérité, le nôtre nous le fait considérer comme [un signe de] mollesse⁴.

1. Sénèque, *Lettres à Lucilius*, LVI. Montaigne a ajouté l'exemple de Sénèque après coup : il ne peut pas, quoi qu'il dise, se passer des Anciens.

2. Diogène Laërce, *Socrate*, II, 126.

3. Ces roues sont appelées norias sur le pourtour de la Méditerranée.

4. Source de ce paragraphe : Sénèque, *Lettres à Lucilius*, CVIII et XXIII. Sextius était un philosophe romain. Le philosophe Attalus avait été le précepteur de Sénèque.

Regardez la différence entre la vie que mènent mes valets pour gros travaux¹ et la mienne : les Scythes et les Indiens n'ont rien de plus éloigné de mes possibilités² et de ma manière de vivre³. Je me souviens d'avoir arraché à la mendicité pour les prendre à mon service des enfants qui, bientôt après, m'ont quitté – et ma cuisine et leur livrée – uniquement pour revenir à leur première vie. Et j'en ai trouvé un, depuis, en train d'amasser des escargots sur les chemins pour son repas, que ni par prière ni par menace je n'ai pu détourner de la saveur et de la douceur qu'il trouvait dans l'indigence. Les gueux ont leurs magnificences et leurs plaisirs, et aussi, dit-on, leurs hautes fonctions et leurs grades politiques. Ce sont là des effets de l'habitude. Elle peut nous accoutumer non seulement à telle forme [de vie] qu'il lui plaît (pour cette raison, disent les sages, il faut nous fixer aussitôt à la meilleure qu'elle nous procurera), mais au changement aussi et à la variation, ce qui est le plus noble et le plus utile de ses enseignements. La meilleure de mes dispositions corporelles, c'est d'être souple et peu entêté : j'ai des penchants qui me sont plus personnels et habituels et plus agréables que d'autres ; mais avec bien peu d'effort je m'en détourne et je me coule aisément dans la façon contraire. Un jeune homme doit troubler ses règles [de vie] pour éveiller sa vigueur, l'empêcher de moisir et de s'apollronir. Et il n'y a pas d'allure de vie aussi sotte et aussi faible que celle qui est conduite selon des ordres reçus et des règles enseignées,

Ad primum Japidem vectari cum placet, hora

Sumitur ex libro ; si prurit frictus ocelli

*Angulus, inspecta genesi collyria quaerit*⁴.

[Quand il décide de se faire porter jusqu'à la première borne [milliaire], il choisit l'heure d'après son livre d'astrologie ; s'il sent une démangeaison au coin de l'œil après l'avoir frotté, c'est après avoir consulté son horoscope qu'il demande un collyre.]

Souvent il se jettera jusque dans les excès, s'il m'en croit ; autrement, le moindre dérèglement de conduite le met par terre ; il se rend malhabile et désagréable dans la fréquentation des autres. La manière d'être qui convient le moins à un honnête homme, c'est d'être délicat et d'être assujéti à une certaine façon particulière, et elle est particulière si elle n'est pas ployable et souple. Il y a de la honte à s'abstenir de

1. « Mes valets à bras », dit le texte, par opposition aux valets de maison.

2. « De ma force », dit Montaigne : cela paraît être ses revenus.

3. L'idée semble être : entre les Scythes et les Indiens (c'est-à-dire : entre les gens de l'autre bout du monde antique et du monde moderne) et moi, il n'y a pas plus de différence qu'entre mes valets et moi.

4. Juvénal, *Satires*, VI, v. 577-579.

faire par impuissance ou de ne pas oser ce que l'on voit faire à ses compagnons. Que de telles gens restent dans leur cuisine ! Partout ailleurs il est malséant [d'être ainsi], mais pour un homme de guerre c'est un défaut grave et insupportable : l'homme de guerre, comme disait Philopoemen¹, doit s'habituer à une complète diversité et une totale inégalité de vie.

Quoique j'aie été formé, autant qu'on a pu, à la liberté [et que l'on m'ait disposé] à m'accoutumer indifféremment de tout, [il est vrai] cependant que par nonchalance m'étant, en vieillissant, plus arrêté à certaines façons [de faire] (mon âge ne peut plus être éduqué et n'a désormais pas à viser d'autre but que de se maintenir [tel qu'il est]), l'habitude a déjà, sans que j'y pense, si bien imprimé en moi son caractère pour certaines choses que j'appelle excès le fait de m'en départir. Et je ne peux, sans en souffrir, ni dormir de jour, ni faire de collation entre les repas, ni prendre de petit déjeuner, ni aller me coucher, après le souper, sans laisser un grand intervalle, de trois bonnes heures par exemple, ni faire des enfants [autrement] qu'avant le sommeil, ni les faire debout, ni supporter ma sueur, ni boire de l'eau pure ou du vin pur, ni rester longtemps la tête nue, ni me faire couper les cheveux après le déjeuner² ; [ajoutons que] je me passerais aussi difficilement de mes gants que de ma chemise, ainsi que de me laver en sortant de table et à mon lever, et de ciel et de rideaux à mon lit, les considérant comme des choses bien nécessaires. Je pourrais déjeuner sans nappe, mais déjeuner à l'allemande, sans serviette blanche, serait pour moi très gênant : je souille nappes et serviettes plus qu'eux et les Italiens ne le font ; et je me sers peu de cuiller et de fourchette³. Je regrette qu'on n'ait pas poursuivi une façon de faire que j'ai vu commencer à l'exemple des rois, [à savoir] qu'on nous changeât de serviette, comme d'assiette, à chaque plat. Nous savons, au sujet de ce rude soldat [que fut] Marius, que, vieillissant, il devint délicat pour sa boisson et qu'il ne la prenait que dans une coupe particulière qu'il avait. Moi je me laisse aller aussi à [préférer] une certaine forme de verres et je ne bois pas dans un verre ordinaire, pas plus que je n'aime être servi par une main ordinaire. Tout métal, pour boire, me déplaît en comparaison d'une matière claire et transparente. Que mes yeux goûtent aussi à la boisson, selon leur capacité !

1. Plutarque, *Philopoemen*, I. Ce n'est pas Philopoemen qui parle ainsi, mais les personnages qu'il interroge.

2. Le dîner, repas principal de la journée, est ce que nous appelons le déjeuner (et le souper est ce que nous appelons le dîner).

3. Les Français, au XVI^e siècle, mangeaient avec leurs doigts : l'usage de la fourchette, courant en Italie (Montaigne l'avait constaté), commence seulement à pénétrer en France.

Je dois plusieurs semblables mollesses à l'habitude d'en user. [La] Nature m'a aussi, d'autre part, apporté les siennes, comme [par exemple] de ne pas supporter plus de deux repas complets en un jour sans surcharger mon estomac, et de ne pas être capable de m'abstenir complètement d'un des [deux] repas sans me remplir de vents, sans assécher ma bouche, troubler profondément mon appétit ; comme [aussi] de souffrir de rester exposé à un long serein ; depuis quelques années, en effet, quand je m'acquitte des corvées de la guerre et que toute la nuit y passe, comme cela arrive ordinairement, après cinq ou six heures mon estomac commence à ressentir des troubles accompagnés d'un violent mal de tête, et je n'arrive pas au jour sans vomir. Au moment où les autres s'en vont déjeuner, je m'en vais dormir, et, après cela, je suis aussi gaillard qu'auparavant. J'avais toujours appris que le serein ne se répandait qu'à la naissance de la nuit, mais comme, ces années passées, j'ai fréquenté familièrement et longtemps un seigneur imbu de la croyance que le serein est plus rude et plus dangereux au déclin du soleil, une heure ou deux avant son coucher – serein qu'il évite soigneusement en méprisant celui de la nuit – il a failli me communiquer non pas tant son opinion que sa sensation.

Que dire du fait que simplement le doute et la recherche concernant notre santé frappent notre imagination et nous changent ? Ceux qui cèdent tout à coup à ces pentes attirent sur eux l'entière catastrophe. Et je plains plusieurs gentilshommes qui, du fait de la sottise de leurs médecins, se sont emprisonnés dans leur chambre¹ tout jeunes et en pleine santé. Il vaudrait encore mieux supporter un rhume² que de perdre à jamais, en s'en déshabituant, les relations de la vie sociale, dans une action aussi usuelle [que de sortir le soir]. Fâcheuse science que celle qui nous décrie les plus douces heures du jour ! Étendons notre possession jusqu'aux derniers moyens. Le plus souvent on s'endurcit [contre le danger de maladie] en s'obstinant et l'on corrige ses dispositions naturelles comme César corrigea son épilepsie à force de la mépriser et de la briser³. On doit s'adonner aux meilleures règles, mais non pas s'y asservir, si ce n'est à celles, s'il y en a quelqu'une, auxquelles l'astreinte et la servitude soient utiles.

Même les rois et les philosophes fientent, et les dames aussi. Les vies publiques se doivent à la cérémonie ; la mienne, obscure et privée, jouit de tout ce qui est dispensé par la Nature ; soldat et gascon sont aussi des

1. Le contexte indique qu'il ne s'agit que d'une réclusion... à l'heure du serein, c'est-à-dire dans la soirée.

2. Rhume au sens plein du mot : irritation de la membrane qui tapisse les voies respiratoires.

3. Plutarque, *César*, V.

manières d'être un peu sujettes au manque de réserve. En vertu de quoi je dirai ceci de cette action-là : qu'il est nécessaire de la renvoyer à certaines heures fixées à l'avance et nocturnes, et de s'y forcer et s'y assujettir par habitude, comme je l'ai fait ; mais [il ne faut pas] s'assujettir, comme je l'ai fait en vieillissant, au souci d'un confort particulier de lieu et de siège pour cette fonction et rendre cela gênant à force de durée et de mollesse. Toutefois pour les services les plus sales [que nous ayons à assumer], n'est-il pas quelque peu excusable de réclamer plus de soin et de propreté [qu'ailleurs] ? « *Natura homo mundum et elegans animal est* ». » [Par nature l'homme est un animal propre et raffiné.] De toutes les actions naturelles, c'est celle que je supporte le plus difficilement, en ce qui me concerne, de voir interrompue. J'ai vu beaucoup de gens de guerre incommodés par le dérèglement de leur ventre ; le mien et moi nous ne manquons jamais l'heure de notre rendez-vous, qui est au saut du lit, si quelque violente occupation ou maladie ne nous perturbe pas.

Je ne vois donc pas, comme je le disais, comment les malades pourraient se mettre mieux en sécurité qu'en se maintenant tranquillement dans le genre de vie où ils se sont élevés et formés. Le changement, quel qu'il soit, trouble et blesse. Allez croire que les châtaignes nuisent à un Périgourdin ou à un Lucquois², et le lait et le fromage aux gens de la montagne ! On leur prescrit une forme de vie non seulement nouvelle, mais contraire : c'est un changement qu'un homme en bonne santé ne pourrait pas supporter. Prescrivez de l'eau à un Breton de soixante-dix ans, enfermez dans une étuve un homme de mer, défendez la promenade à un laquais basque³ ; c'est les priver de mouvement et enfin d'air et de lumière.

An vivere tanti est⁴ ?

[La vie est-elle d'un si grand prix ?]

Cogimur a suetis animun suspendere rebus,

Atque, ut vivamus, vivere desinimus.

Hos superesse rear, quibus et spirabilis aer

Et lux qua regimur redditur ipsa gravis⁵ ?

[On nous force à détourner notre esprit de nos habitudes et, pour prolonger notre vie, à cesser de vivre. Devrais-je dire qu'ils conti-

1. Sénèque, *Lettres à Lucilius*, CXII.

2. Montaigne a séjourné à Lucques – et aux bains de della Villa proches – en mai puis en août 1581.

3. Les Basques, réputés très souples, étaient recherchés comme laquais.

4. Mot attribué par Montaigne à La Boétie agonisant.

5. Pseudo-Gallus ou Maximianus, *Élégies*, v. 155-156 et v. 247-248.

nuent à vivre ceux à qui l'on rend insupportables et l'air que nous respirons et la lumière qui nous gouverne.]

Si ceux qui font ces prescriptions ne font pas d'autre bien, ils font au moins ceci : c'est qu'ils préparent de bonne heure les patients à la mort, en leur sapant peu à peu l'usage de la vie et en le leur retirant.

Que je fusse en bonne santé ou que je fusse malade, je me suis habituellement laissé aller aux désirs qui me harcelaient. Je donne une grande autorité à mes désirs et à mes propensions. Je n'aime pas guérir le mal par le mal ; je déteste les remèdes qui sont plus pénibles que la maladie. Être sujet aux coliques néphrétiques¹ et m'abstenir de manger des huîtres, ce sont deux maux au lieu d'un. Le mal nous pince d'un côté, la règle [médicale] de l'autre. Puisque l'on a une chance de se tromper, risquons-nous plutôt à la suite du plaisir. Les gens font le contraire et ne pensent pas qu'une chose soit utile si elle n'est pas pénible : la facilité leur est suspecte. Mon appétit pour plusieurs choses s'est assez heureusement ajusté par lui-même et s'est conformé à la santé de mon estomac. L'âcreté et le piquant des sauces me plurent quand j'étais jeune ; mon estomac s'en fatiguant par la suite, le goût l'a immédiatement suivi. Le vin nuit aux malades : c'est la première chose dont ma bouche se dégoûte et avec un dégoût invincible. Tout ce que je reçois désagréablement me nuit et rien de ce que je peux faire avec faim et allégresse ne me nuit ; je n'ai jamais éprouvé de dommage du fait d'une action qui m'avait été bien agréable. Et c'est ainsi que j'ai fait céder devant mon plaisir, bien largement, toute sentence médicale. Et je me suis, jeune,

*Quem circumcursans huc atque huc saepe Cupido
Fulgebat, crocina splendidus in tunica²,*

[(moi) autour de qui souvent voltigeait Cupidon tout resplendissant dans sa robe de pourpre,]
prêté aussi licencieusement et inconsidérément qu'un autre au désir qui me tenait dans ses griffes.

*Et militavi non sine gloria³,
[Et j'ai combattu non sans gloire,]*

plus toutefois en continuité et en durée qu'en exploits,
Sex me vix meminisse sustinuisse vices⁴.

1. On a vu à plusieurs reprises que Montaigne était atteint de la gravelle, autrement dit sujet aux coliques néphrétiques (« la colique », comme il dit, ou « maladie de la pierre ») et qu'il a fait des cures pour soigner sa maladie, en particulier à Plombières et Lucques. D'après ce passage, il est à croire qu'on établissait un lien de cause à effet entre la consommation des huîtres et la gravelle.

2. Catulle, *Carmina*, LXVI, v. 133-134.

3. Horace, *Odes*, III, 26, v. 2.

4. D'après Ovide, *Amours*, III, 7, v. 26 (dans Ovide il y a *novem* : neuf).

[C'est tout juste si je me souviens d'être allé jusqu'à six.]

Il est malheureux certes, extraordinaire aussi, d'avouer combien j'étais jeune quand je me trouvai pour la première fois sous la sujétion [de Cupidon]. Ce fut bien un hasard car ce fut longtemps avant l'âge où l'on choisit et où l'on sait. Mes souvenirs me concernant ne remontent pas aussi loin. Et l'on peut accoupler mon sort avec celui de Quartilla qui ne se souvenait pas d'avoir été vierge¹.

*Inde tragus celeresque pili, mirandaque matri
Barba meae².*

[Aussi eus-je de bonne heure du poil sous les aisselles et ma barbe (précoce) étonna ma mère.]

Les médecins adaptent d'ordinaire utilement leurs prescriptions à la violence des rudes envies qui surviennent chez les malades ; ce grand désir ne peut s'imaginer si bizarre et si mauvais que la nature n'y soit impliquée. Et puis, comme il est important de contenter l'imagination ! À mon avis, cette faculté-là est de toute première importance, plus importante du moins que toute autre. Les maux les plus graves et les plus courants sont ceux dont l'imagination nous accable. Ce mot espagnol me plaît à beaucoup d'égards : « *Defienda me Dios e my*. » [Que Dieu me défende de moi-même.] Je regrette, quand je suis malade, de n'avoir pas quelque désir qui me donnerait le contentement de l'assouvir ; c'est avec peine que la médecine m'en détournerait. Autant en fais-je quand je suis en bonne santé : je ne vois plus grand-chose à espérer et à vouloir. C'est une pitié d'être alangui et affaibli jusque dans sa capacité de souhaiter.

L'art de la médecine n'est pas assuré au point que nous soyons sans autorité quoi que nous fassions : il change selon les climats et selon les lunes, selon Farnel et selon l'Escale³. Si votre médecin ne trouve pas bon que vous dormiez, que vous usiez de vin ou de tel aliment, ne vous en souciez pas : je vous en trouverai un autre qui ne sera pas de son avis. La diversité des arguments et des opinions des médecins comprend toute sorte de formes. Je vis un malheureux malade crever de soif jusqu'à tomber évanoui pour se guérir et être, par la suite, l'objet des moqueries d'un autre médecin qui condamnait ce conseil comme nuisible : il avait bien employé sa peine ! Récemment est mort de la gravelle un homme

1. Pétrone, *Satyricon*, XXV.

2. Martial, *Épigrammes*, XI, 22, v. 7-8.

3. Jean Farnel (1497-1558), médecin d'Henri II, avait publié une *Physiologie* en 1542. L'Escale, c'est-à-dire Jules-César Scaliger (1484-1558), prétendait descendre des Della Scala de Vérone, d'où ce nom de l'Escale. Il fit assez tard ses études de médecine et vint en 1525 à Agen comme médecin de l'évêque italien nommé dans cette ville. Il s'y maria et eut quinze enfants dont Joseph-Juste Scaliger, philologue réputé.

de ce métier qui, pour combattre son mal, avait usé d'une extrême abstinence : ses confrères disent qu'au contraire [de son attente], ce jeûne l'avait asséché et avait cuit le sable dans ses reins.

Je me suis aperçu que, lors des blessures et des maladies, le fait de parler m'ébranle et me nuit autant que désordre que je puisse faire. La voix me coûte et me fatigue car je l'ai forte et appuyée si bien que lorsqu'il m'est arrivé d'entretenir l'oreille des grands d'affaires importantes, je leur ai souvent donné le souci de me faire modérer ma voix. Le récit suivant mérite que je fasse une digression : quelqu'un, dans une certaine école grecque¹, parlait d'une voix forte, comme moi ; le maître des cérémonies lui fit dire qu'il parlât plus bas : « Qu'il m'envoie, fit-il, le ton qu'il veut que j'emploie. » L'autre lui répondit qu'il prit un ton convenant aux oreilles de celui à qui il parlait. C'était bien dit, pourvu qu'on le comprenne ainsi : « Parlez selon le sujet que vous avez à traiter avec votre auditeur. » Car si cela signifie : « Qu'il vous suffise qu'il vous entende », ou « réglez-vous sur lui », je ne trouve pas que le conseil fût bon. Le ton et le mouvement de la voix exprime et fait connaître dans une certaine mesure ce que je pense ; c'est à moi de les régler pour me faire comprendre. Il y a une voix pour instruire, une voix pour flatter, ou [au contraire] pour tancer. Je veux que ma voix non seulement arrive à l'auditeur, mais peut-être qu'elle le frappe et qu'elle le perce. Quand je gronde mon laquais d'un ton aigre et rude, il serait plaisant qu'il vint à me dire : « mon maître, parlez plus doux, je vous entends bien. » « *Est quaedam vox ad auditum accommodata, non magnitudine, sed proprietate*². » [Il y a une sorte de voix adaptée à l'ouïe, non pas tant par son ampleur que par sa qualité.] La parole est moitié à celui qui parle, moitié à celui qui l'écoute. Celui-ci doit se préparer à la recevoir selon le mouvement qu'elle prend, comme, parmi ceux qui jouent à la paume³, celui qui reçoit se recule et s'apprête selon qu'il voit remuer celui qui lui envoie la balle et selon la forme du coup.

L'expérience m'a encore appris ceci : c'est que nous nous perdons par impatience. Les maux ont leur vie et leurs bornes, leurs maladies et leur santé.

La constitution des maladies est formée sur le modèle de la constitution des êtres vivants⁴ : elles ont leur destinée limitée dès leur naissance, et leurs jours déterminés ; celui qui essaie de les abrégier

impérieusement par la force, au milieu de leur cours, les allonge et les multiplie, et il les harcèle au lieu de les apaiser. Je suis de l'avis de Crantor¹ [qui disait] qu'il ne faut ni s'opposer obstinément aux maux, et étourdimement, ni leur succomber par mollesse, mais qu'il faut leur céder naturellement, selon leur condition et la nôtre. On doit accorder le passage aux maladies, et je trouve qu'elles font moins d'arrêt chez moi qui les laisse faire ; j'en ai même perdu², de celles que l'on estime les plus opiniâtres et les plus tenaces, du fait de leur propre décadence, sans l'aide et sans l'art [de la médecine], et même contre ses règles. Laissons faire un peu [la] Nature : elle comprend mieux ses affaires que nous. « Mais un tel mourut [de cette maladie]. – Vous mourrez aussi, sinon de ce mal-là, [du moins] d'un autre. » Et combien n'ont pas manqué d'en mourir, ayant trois médecins à leur cul ? L'exemple est un miroir vague, général et interprétable en tous sens. Si l'on vous prescrit une médecine voluptueuse, acceptez-la ; c'est toujours autant de bien présent. Je ne m'arrêterai ni au nom ni à la couleur si [cette médecine] est délicieuse et appétissante. Le plaisir est l'une des principales espèces du profit.

J'ai laissé vieillir en moi et mourir de mort naturelle des rhumes, des fluxions catarrheuses, des relâchements de ventre, des battements de cœur, des migraines et autres accidents [de santé] qui ont disparu quand je m'étais à demi habitué à les faire vivre en moi. On les conjure mieux par la courtoisie qu'en les bravant. Il faut supporter avec douceur les lois de notre condition. Nous sommes destinés à vieillir, à nous affaiblir, à être malades malgré tous les traitements médicaux. C'est la première leçon que les Mexicains donnent à leurs enfants quand, au sortir du ventre de leurs mères, ils les saluent en ces termes : « Enfant, tu es venu au monde pour endurer : endure, souffre et tais-toi. »

Il est injuste de se plaindre qu'il soit arrivé à quelqu'un ce qui peut arriver à chacun, « *indignare si quid in te inique proprie constitutum est*³ ». [Indigne-toi si, à toi seul, on t'impose un injuste traitement.] Voyez un vieillard qui demande à Dieu qu'il lui maintienne sa santé intacte et vigoureuse, c'est-à-dire qu'il lui rende sa jeunesse :

*Stulte, quid haec frustra votis puerilibus optas*⁴ ?

[Insensé, pourquoi, par des vœux stériles, souhaites-tu en vain ces choses ?]

1. Plutarque, *Du trop parler*, XXI ; cf. Diogène Laërce, *Carnéade*, IV, 53. Le personnage qui parlait trop fort est le philosophe Carnéade qui « n'avait pas encore grand nom » (trad. Amyot).

2. Quintilien, *Institution oratoire*, XI, 3.

3. Cette comparaison se trouve chez Plutarque, *Comment il faut ouïr*, XIV.

4. Platon, *Timée*, 89.

1. Crantor, philosophe grec (III^e siècle av. J.-C.), fut le premier commentateur de Platon ; cf. Cicéron, *Tusculanes*, III, 6.

2. C'est-à-dire : j'en ai vu disparaître.

3. Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XCI.

4. Ovide, *Tristes*, III, 8, v. 11.

N'est-ce pas une folie ? Sa condition ne comporte pas cela. La goutte, la gravelle, l'indigestion sont les signes qui marquent les longues années comme la chaleur, les pluies et les vents marquent les longs voyages. Platon ne croit pas¹ qu'Esculape² se mettrait en peine pour permettre, par des régimes, de faire durer la vie dans un corps gâté et débile, inutile à son pays, inutile à sa profession et [inapte] à produire des enfants sains et robustes, et il ne trouve pas que ce souci convienne à la justice et à la sagesse divines qui doivent conduire toutes choses vers l'utilité. « Mon bonhomme, c'en est fait de vous ; on ne saurait vous remettre debout ; on vous plâtrera³ tout au plus et on vous étayera un peu et [ainsi] allongera-t-on de quelque heure votre misère. »

*Non secus instantem cupiens fulcire ruinam,
Diversis contra nititur obicibus,
Donec certa dies, omni compage soluta,
Ipsum cum rebus subruat auxilium⁴.*

[De même que celui qui veut étayer un bâtiment menaçant ruine le soutient au moyen de divers étais dressés en sens opposé, jusqu'au jour où, tout l'assemblage s'étant disloqué, les étais de secours s'effondrent avec le reste.]

Il faut apprendre à supporter ce que l'on ne peut éviter. Notre vie est composée de choses contraires comme l'harmonie du monde est faite aussi de divers tons, agréables et rudes, aigus et bas, doux et forts⁵. Le musicien qui n'aimerait que les uns, que voudrait-il⁶ dire ? Il faut qu'il sache les utiliser ensemble et les combiner, et nous aussi les biens et les maux qui sont consubstantiels à notre vie. Notre être ne peut [subsister] sans ce mélange et l'un des deux groupes y est non moins nécessaire que l'autre. Essayer de regimber contre la nécessité⁷ naturelle, c'est imiter la folie de Ctésiphon, qui entreprenait de lutter à coups de pied avec sa mule⁸.

Je consulte peu pour les troubles que je ressens car les médecins sont bêtards quand ils vous tiennent à leur merci : ils vous maltraitent les oreilles avec leurs diagnostics : me trouvant autrefois affaibli par le mal, ils m'ont maltraité avec leurs idées toutes faites et leur trogne magis-

1. Platon, *République*, III, 407.

2. Dieu grec de la médecine ; son culte fut introduit à Rome, en 290 av. J.-C., à la suite d'une épidémie de peste.

3. C'est-à-dire : on vous réparera superficiellement.

4. Pseudo-Gallus ou Maximianus, *Élégies*, I, v. 171-174.

5. Comparaison empruntée à Plutarque, *De la tranquillité de l'âme*, XIV.

6. En ce cas, vouloir équivalant à peu près à pouvoir.

7. Ici et plus loin au sens latin : la fatalité.

8. Plutarque, *Comment il faut refréner sa colère*, VIII.

trale, me menaçant tantôt de grandes douleurs, tantôt d'une mort prochaine. Je n'en étais pas abattu ni délogé de ma position, mais j'en étais heurté et bousculé ; si mon jugement n'en est ni changé ni troublé, il en était [alors] au moins gêné ; [en ce cas] il y a toujours de l'agitation et un combat [à soutenir].

[Disons] maintenant [que] je traite mon imagination de la manière la plus douce que je peux et [que] je la déchargerais, si je pouvais, de toute peine et contestation. Il faut la secourir et la flatter, et la tromper si l'on peut. Mon esprit est apte à ce service : il ne manque pas de toute sorte de raisons spécieuses ; s'il persuadait comme il prêche, il me secourrait avec succès.

Vous plaît-il d'en avoir un exemple ? Il dit que c'est pour mon bien que j'ai la gravelle, que les bâtiments de mon âge ont naturellement à subir quelque gouttière (c'est le moment où ils commencent à se disloquer et détériorer ; c'est une nécessité commune [à tous les êtres], et [en faisant une exception] n'eût-on pas fait pour moi un nouveau miracle ? Je paie par là le tribut dû à la vieillesse et je ne saurais en avoir un à meilleur compte) ; [il dit aussi] que la compagnie doit me consoler car je suis tombé dans l'accident [de santé] le plus ordinaire qui affecte les hommes de mon temps (j'en vois partout qui sont affligés d'une même sorte de mal et il est pour moi honorable d'être de leur société car ce mal s'attaque plus volontiers aux grands : sa nature a de la noblesse et de la dignité) ; que parmi les hommes qui en sont frappés, il en est peu qui soient quittes à meilleur compte ; et [il est vrai qu']il en coûte à ces derniers la peine d'un fâcheux régime et la prise désagréable et quotidienne des drogues médicinales tandis que je dois [mon état] uniquement à ma bonne fortune, car quelques bouillons banals d'eringium et d'herbe du Turc¹ que deux ou trois fois j'ai avalés pour faire plaisir aux dames qui, plus gracieusement que mon mal n'est pénible, m'offraient la moitié de leur ration, m'ont semblé aussi faciles à prendre qu'inutiles par leur effet. Eux ont à payer mille vœux à Esculape et autant d'écus à leur médecin pour l'écoulement facile et abondant du « sable », chose que je reçois souvent grâce au bienfait de [la] Nature. La décence même de mon comportement dans une société ordinaire n'en est pas troublée et je garde mon eau dix heures et aussi longtemps qu'un autre. « La crainte de ce mal, dit mon esprit, l'effrayait autrefois quand il t'était inconnu ; les cris et le désespoir de ceux qui l'aigrissent par leur impuissance à le

1. *Eringium* est le nom latin du panicaut ou chardon à cent têtes (ou chardon roulant) dont la racine est diurétique. L'herbe du Turc est le nom populaire de la herniaire, plante astringente et, dit-on, légèrement diurétique.

supporter en engendraient chez toi l'horreur. C'est un mal qui te bat les parties du corps par lesquelles tu as le plus péché ; tu es un homme de conscience¹.

*Quae venit indigna poena, dolenda venit*².

[Le mal que nous n'avons pas mérité, nous avons le droit de nous en plaindre.]

Considère ce châtement : il est bien doux en comparaison d'autres, et d'une bienveillance paternelle. Regarde comme il est venu tardivement : il n'incommode et n'occupe que la saison de ta vie qui, de toute façon, est désormais perdue et stérile, après avoir laissé leur place à la licence et aux plaisirs de ta jeunesse comme par un accord. La crainte que les gens ont de ce mal et la pitié qu'ils éprouvent [pour ses victimes] sert de matière à ta vanité ; et si ton jugement est purgé de cette tendance et si tu en as guéri la pensée, tes amis en reconnaissent pourtant encore quelque teinte dans ton caractère. Il y a plaisir à entendre dire de soi : voilà bien de la force, voilà bien de l'endurance. On te voit suer sous l'effort et la souffrance, pâlir, rougir, trembler, vomir jusqu'au sang, supporter d'extraordinaires contractions et convulsions, laisser tomber parfois de grosses larmes de tes yeux, produire des urines épaisses, noires et effroyables, ou les avoir arrêtées par quelque "calcul" épineux et hérissé qui te pique et écorche cruellement le col de la verge ; tu fais pourtant pendant ce temps la conversation avec ceux qui sont là en gardant une contenance normale, échangeant de temps en temps des bouffonneries avec tes gens, tenant la partie dans un entretien sérieux, rabaisant ta douleur par des paroles et atténuant quelque peu ta souffrance. Te souviens-tu³ de ces gens du temps passé qui recherchaient les maux avec une si grande faim pour tenir leur vertu en haleine et pour l'entraîner ? Suppose que [la] Nature te porte et te pousse dans cette glorieuse école où tu ne serais jamais entré de ton plein gré. Si tu me dis que le mal [dont tu es atteint] est dangereux et mortel, [je te répondrai] : quels autres ne le sont pas ? Car c'est une tromperie des médecins que d'en excepter certains dont ils disent qu'ils ne vont pas directement à la mort. Qu'importe [qu'ils disent cela] si ces maux y vont par accident et s'ils glissent et dévient aisément vers la voie qui nous y mène ? Et puis tu ne meurs pas parce que tu es malade, tu meurs parce que tu es vivant⁴. La mort te tue bien sans le secours de la maladie. Et chez quelques-uns les mala-

1. Et donc : capable de reconnaître tes fautes, ou tes excès.

2. Ovide, *Héroïdes*, V, v. 8.

3. C'est toujours l'esprit de Montaigne (cf. page précédente, en bas) qui parle à son imagination.

4. C'est la traduction d'une phrase de Sénèque, *Lettres à Lucilius*, LXXVIII.

dies ont éloigné la mort, car ils ont vécu davantage parce qu'il leur semblait qu'ils déclinaient vers la mort. Ajoute que tout comme il y a des blessures qui ont des vertus médicinales et sont salutaires¹, de même il y a des maladies qui ont ces vertus. La gravelle est souvent non moins vivace que vous² ; on voit des hommes chez qui elle a été continuelle depuis leur enfance jusqu'à leur extrême vieillesse et, s'ils ne lui avaient pas faussé compagnie, elle était capable de les assister plus longtemps ; vous la tuez plus souvent qu'elle ne vous tue, et quand bien même elle te présenterait l'image de la mort prochaine, ne serait-ce pas rendre un bon service à un homme de ton âge que de le ramener aux méditations de sa fin ? Et, qui pis est, tu n'as plus de raisons pour [vouloir] guérir. De toute façon la commune fatale nécessité l'appelle. Considère avec quelle habileté et quelle douceur elle t'enlève le goût de la vie et te détache du monde : elle ne te fait pas violence en te maintenant dans une sujétion tyrannique comme tant d'autres maux que tu vois chez les vieillards et qui les maintiennent continuellement entravés et sans nulle relâche de leurs faiblesses et de leurs douleurs, mais [elle procède] par des aver-tissements et des avis repris à intervalles, y entremêlant de longues pauses de repos, comme pour te donner le moyen de méditer et répéter sa leçon à ton aise ; pour te donner le moyen de juger sainement et de prendre parti en homme courageux, elle te présente l'état de ta condition entière, et en bien et en mal, et, en un même jour, une vie tantôt allègre, tantôt insupportable. Si tu n'embrasses pas la mort, du moins tu lui touches la main une fois par mois³, ce qui fait que tu as en outre à espérer qu'elle t'attrapera un jour sans menace et que, étant conduit si souvent jusqu'au port, tandis que tu croiras être encore dans les limites accoutumées, on t'aura fait passer l'eau [de l'Achéron], un matin, inopinément, à toi et à ta croyance. On n'a pas du tout à se plaindre des maladies qui partagent loyalement le temps avec la santé⁴.

Je suis reconnaissant à « la Fortune » du fait qu'elle m'attaque si souvent avec une même sorte d'armes : elle me façonne et me forme à ces armes par la pratique, elle me durcit contre elles et m'y habitue ; je sais à peu près désormais à quelles conditions je dois en être quitte. Faute de mémoire naturelle, j'en fabrique une de papier et lorsque quelque nouveau signe caractéristique survient à mon mal, je le note par écrit. D'où

1. Au chapitre XXXIV du Livre I, Montaigne a cité le cas de Jason Phereus qui, atteint d'un abcès au poumon jugé inguérissable par les médecins, se jeta à corps perdu dans la bataille où il reçut un coup d'épée qui creva cet abcès et le guérit.

2. C'est le vous familier qui désigne n'importe qui.

3. Toucher la main à quelqu'un se dit encore dans le Midi pour : serrer la main.

4. Ici se termine le discours de l'esprit de Montaigne.

il résulte qu'à l'heure actuelle, comme j'ai pour ainsi dire passé par toute sorte de types [de crises], si quelque trouble profond me menace, en feuilletant ces petites notes décousues comme des feuilles de la Sibylle¹, je ne manque pas de trouver le moyen de me consoler par quelque pronostic favorable [trouvé] dans mon expérience passée. L'habitude me sert aussi à mieux espérer pour l'avenir car la marche de ce vidage² ayant continué si longtemps, il est à croire que [la] Nature ne changera pas ce processus-là et qu'il ne m'arrivera pas un autre accès pire que celui que je ressens. En outre la nature de cette maladie n'est pas en désaccord avec mon tempérament prompt et brusque. Quand elle m'attaque mollement, elle me fait peur, car c'est pour longtemps. Mais naturellement elle a des excès vigoureux et gaillards : elle me secoue à outrance pour un jour ou deux. Mes reins ont duré une génération³ sans altération ; il y en aura bientôt une autre⁴ qu'ils ont changé d'état. Les maux ont leur période, comme les biens ; cet accident de santé touche peut-être à sa fin. L'âge affaiblit la chaleur de mon estomac ; sa digestion étant de ce fait moins achevée, il renvoie cette matière crue à mes reins. Pourquoi la chaleur de mes reins ne pourra-t-elle pas, lors de certain autre cycle, être pareillement affaiblie, en sorte qu'ils ne puissent plus pétrifier mon flegme⁵, et pourquoi [la] Nature ne pourra-t-elle pas se mettre à prendre une autre voie de purgation ? Les ans ont évidemment fait tarir chez moi certains rhumes. Pourquoi ne le feraient-ils pas pour ces excréments qui fournissent sa matière au « sable⁶ » ?

De plus, est-il rien d'aussi doux que ce changement soudain quand, à la suite d'une douleur extrême, j'en viens, grâce à l'expulsion de ma « pierre », à recouvrer, comme par un éclair la belle lumière de ma santé, si libre et si pleine, comme cela arrive dans nos soudaines et plus rudes coliques [néphrétiques] ? Y a-t-il quelque chose dans cette douleur subie que l'on puisse mettre en balance avec le plaisir d'un si prompt changement favorable ? Comme la santé me semble plus belle après la maladie si proche et si voisine que je peux les examiner l'une en présence de l'autre dans leur plus belle tenue où elles se mettent à qui mieux mieux comme pour rivaliser et s'opposer ! De même que les stoïciens disent que

1. La Sibylle de Cumès inscrivait ses prophéties sur des feuilles d'arbre (Virgile, *Énéide*, III, v. 445 et 451 ; cf. la parodie faite par Babelais dans le *Tiers Livre*, chap. xvii).

2. C'est-à-dire : l'élimination des calculs rénaux.

3. Comprendons : le temps d'une génération.

4. Montaigne avait d'abord écrit ici : « tantost quatorze [ans]. »

5. Le flegme était l'une des quatre humeurs cardinales des Anciens ; on l'appelait aussi pituite. C'était une humeur aqueuse que l'on rejetait en crachant.

6. « Grave », dit le texte, c'est-à-dire : sable ; cf. le mot gravelle.

les vices sont utilement introduits [dans le monde] pour donner du prix à la vertu et pour l'épauler¹, nous pouvons dire à plus juste titre et en faisant une conjecture moins hardie que [la] Nature nous a procuré la douleur pour l'honneur et le service du plaisir et d'un état exempt de douleur. Lorsque Socrate, après qu'on l'eut déchargé de ses chaînes, éprouva l'agréable sensation succédant à la démangeaison que leur pesanteur avait causée à ses jambes, il se réjouit en considérant l'étroite alliance de la douleur et du plaisir et en voyant comme elles sont associées par une liaison inévitable, en sorte que tour à tour elles se suivent et s'engendrent l'une l'autre ; et il s'écriait, à l'adresse du bon Ésope, qu'il aurait dû tirer de cette considération un sujet bien fait pour une belle fable².

Le pis que je vois dans les autres maladies, c'est qu'elles ne sont pas aussi graves dans leur effet [immédiat] qu'elles le sont par leurs suites : on est un an à se remettre, toujours plein de faiblesse et de crainte ; il y a tant de hasard et tant de degrés³ pour se hisser jusqu'au salut que ce n'est jamais fini ; avant qu'on vous ait débarrassé d'un couvre-chef, puis d'une calotte, avant qu'on vous ait rendu l'usage de l'air et du vin et de votre femme et des melons, c'est bien le diable si vous n'êtes pas retombé dans quelque nouvelle misère. [Ma maladie] a ce privilège qu'elle s'envole tout net tandis que les autres laissent toujours quelque trace et détérioration qui rend le corps susceptible [d'être atteint] par une nouvelle maladie : les maux se prêtent la main les uns aux autres ; sont excusables ceux qui se contentent de la possession qu'ils ont en nous sans l'étendre et sans apporter leurs séquelles, mais courtois et gracieux sont ceux dont le passage nous apporte quelque utile conséquence. Depuis ma gravelle je me trouve déchargé d'autres accidents de santé, plus, me semble-t-il, que je ne l'étais auparavant et je n'ai pas eu du tout de fièvre depuis. J'en tire cette conclusion que les vomissements extrêmement violents et fréquents que j'éprouve me purgent et, d'un autre côté, que mes manques d'appétit et les jeûnes extraordinaires que je fais digèrent mes humeurs peccantes⁴ et que ma nature élimine avec ces « pierres » ce qu'elle a de superflu et de nuisible. Qu'on ne me dise pas que c'est une médication trop cher payée, car que dire [alors] de tant de puants hreuvages, de cautères, d'incisions, de suées, de sétons⁵, de diètes et de tant

1. Plutarque, *Des communes conceptions des philosophes stoïques*, X.

2. Ésope (v^e siècle av. J.-C. ?) est antérieur de près de deux siècles à Socrate (469-399 av. J.-C.). Cette anecdote est tirée de Platon, *Phédon*, III, 60.

3. Degrés au sens du latin *gradus* : marches (d'un escalier, d'une échelle).

4. Les humeurs peccantes étaient les liquides de l'organisme considérés comme mauvais, nuisibles.

5. Drains.

de formes thérapeutiques qui nous apportent souvent la mort parce que nous ne pouvons pas résister à leur violence et à leur importunité. Ainsi donc, quand je suis atteint [de coliques néphrétiques], je considère cela comme un traitement médical : quand je suis exempt, je le considère comme une durable et complète délivrance.

Voici encore une faveur de mon mal, bien particulière : c'est qu'il fait à peu près son jeu à part et me laisse faire le mien, – ou [si je ne le fais pas,] cela ne tient qu'à un manque de courage ; dans son plus grand accès, je l'ai supporté dix heures à cheval. Endurez seulement, vous n'avez que faire d'un autre régime : jouez, dînez, courez, faites ceci et faites aussi cela si vous pouvez ; votre dérèglement de conduite en la circons-tance [vous] sera plus utile qu'il ne vous nuira. Dites-en autant à un vérolé, à un goutteux, à un hernieux. Les autres maladies ont des contraintes plus générales, gênent bien autrement nos actions, troublent tout notre ordre et obligent tout l'état de la vie à tenir compte d'elles. Celle-ci¹ ne fait que pincer la peau : elle vous laisse l'intelligence et la volonté à votre disposition, ainsi que la langue et les pieds et les mains ; elle vous éveille plutôt qu'elle ne vous assoupit. L'âme est frappée par l'ardeur d'une fièvre, atterrée par une [crise d']épilepsie, disloquée par une pénible migraine et enfin ébranlée par toutes les maladies qui blessent la personne entière et les plus nobles parties. Ici, on n'attaque pas l'âme. Si cela tourne mal pour elle, c'est sa faute ; elle se trahit elle-même, s'abandonne et se démonte². Il n'y a que les sots qui se laissent persuader que le corps dur et massif qui s'élabore dans nos reins puisse être dissous par des breuvages ; donc, dès qu'il est mis en mouvement, il n'y a qu'à lui donner le passage, et il le prendra.

Je remarque aussi cet avantage particulier de la gravelle : c'est une maladie pour laquelle nous avons peu à deviner. Nous sommes dispensés du trouble dans lequel nous jettent les autres maladies du fait de l'incertitude de leurs causes et de leur nature et de leur évolution, trouble infiniment pénible. Nous n'avons que faire d'interrogations et d'interprétations doctorales : les sens nous montrent ce qu'elle est et où elle est.

Par de tels arguments, et forts et faibles, comme Cicéron [le faisait] pour le mal de sa vieillesse³, j'essaie d'endormir et d'amuser mon imagination et de graisser ses plaies⁴. Si leur état s'aggrave demain, nous y emploierons d'autres échappatoires.

1. Celle-ci : la gravelle.

2. Image hippique, d'où : tombe, s'affaisse.

3. Dans le *De senectute*.

4. Pour adoucir la douleur et les guérir.

Pour preuve de la vérité de ce que je viens de dire, voici, depuis, quelque chose de nouveau : c'est que les plus légers mouvements font sortir le sang pur de mes reins ! Eh quoi ! Je ne renonce pas pour cela à me mouvoir comme avant et à galoper derrière mes chiens avec une ardeur juvénile et immodérée. Je trouve même que j'ai bon compte d'un accident de santé aussi important qui ne me coûte qu'une sourde pesanteur et altération de cette partie [de ma personne]. C'est quelque grosse « pierre » qui presse et consume la substance de mes reins, et c'est ma vie que j'élimine peu à peu, non sans quelque douceur naturelle, comme une déjection désormais superflue et gênante. Ai-je maintenant la sensation de quelque chose qui menace ruine ? Ne vous attendez pas à ce que j'aie perdu mon temps à examiner mon poulx et mes urines pour y trouver quelque signe annonciateur de choses fâcheuses ; je peux bien attendre le temps où je sentirai le mal sans l'allonger par le mal de la peur. Celui qui craint de souffrir souffre déjà du fait qu'il craint. Ajoutez que le doute et l'ignorance de ceux qui s'occupent d'expliquer les forces profondes de [la] Nature et ses progressions internes, et de nous donner tant de diagnostics trompeurs de leur art doivent nous faire connaître qu'elle a ses moyens infiniment inconnus. Il y a une grande incertitude, une grande diversité et une grande obscurité dans ce qu'elle nous promet ou ce dont elle nous menace. Sauf [dans] la vieillesse, qui [donne] un signe indubitable de l'approche de la mort, parmi tous les autres fâcheux événements [de notre vie], je vois peu de signes de l'avenir sur lesquels nous puissions fonder notre conjecture.

Je ne me juge que par sensation vraie, non par raisonnement. À quoi cela servirait-il puisque je ne veux apporter dans cette affaire que l'attente et l'endurance ? Voulez-vous savoir ce que je gagne à cela ? Regardez ceux qui font autrement et qui dépendent de tant de conseils divers et de tentatives de persuasion : comme leur imagination souvent les harcèle sans que le corps [les tourmente] ! J'ai maintes fois pris plaisir, étant en sûreté et exempt de ces dangereux accidents de santé, de dire aux médecins qu'ils commençaient alors à se faire sentir en moi. Je supportais bien à mon aise l'énoncé de leurs horribles conclusions et j'en demeurais d'autant plus obligé à Dieu de sa faveur et mieux instruit de la vanité de leur art.

Il n'y a rien que l'on doive autant recommander à la jeunesse que l'activité et la vigilance. Notre vie n'est que mouvement. Je m'ébranle difficilement et je suis lent pour tout : pour me lever, pour me coucher, et pour [aller prendre] mes repas ; c'est bien matin pour moi que sept

heures et, là où je gouverne, je ne déjeune pas avant onze heures¹, et je ne dîne qu'après six heures. J'ai autrefois attribué la cause des fièvres et des maladies où je suis tombé à la pesanteur et à l'assoupissement que le long sommeil m'avait apportés et je me suis toujours repenti de me rendormir le matin. Platon condamne plus l'excès du sommeil que l'excès de la boisson². J'aime me coucher [dans un lit] dur, et seul, oui sans femme, à la royale, assez bien couvert ; on ne bassine³ jamais mon lit, mais depuis que je suis vieux, on me donne quand j'en ai besoin des étoffes de laine⁴ pour m'échauffer les pieds et l'estomac. On trouvait à reprocher au grand Scipion d'être dormeur⁵ ; ce n'était pas pour une autre raison, à mon avis, que celle-ci : c'est que les hommes trouvaient désagréable que contre lui seul il n'y eût rien à redire. Si j'ai quelque soin particulier dans la façon de me traiter, elle concerne plutôt le coucher qu'autre chose ; mais je cède et m'accommode en général, autant que tout autre, à la nécessité. Le sommeil a occupé une grande partie de ma vie et, je le continue, à mon âge encore, huit ou neuf heures d'une seule haleine. Je me soustrais utilement à cette propension paresseuse et j'en vau évidemment mieux ; je ressens un peu le coup du changement, mais c'est fait en trois jours. Et je ne vois guère d'hommes qui vivent avec moins [de sommeil] que moi quand c'est nécessaire, qui s'exercent avec plus de constance et à qui les servitudes de la guerre pèsent moins. Mon corps est capable d'une action ferme, mais non pas violente et soudaine. J'évite désormais les exercices violents et qui me mettent en sueur : mes membres se lassent avant qu'ils ne s'échauffent. Je me tiens debout tout le long d'un jour et je ne trouve pas ennuyeux de me promener, mais, sur le pavé⁶, depuis mon plus jeune âge, je n'ai aimé aller qu'à cheval ; à pied, je me crotte jusqu'aux fesses ; d'autre part les gens de petite taille sont sujets, par les rues, à être heurtés et poussés du coude, faute de prestance. J'ai aimé aussi me reposer, soit couché, soit assis, les jambes aussi hautes ou plus hautes que le siège⁷.

Il n'y a pas d'occupation aussi agréable que celle des armes, occupation et noble dans l'exécution (car la plus forte, la plus généreuse, et la

1. Un passage du *Journal de voyage* dit que « M. de Montaigne se louoit de leur coutume [des gens de Ronciglione, entre Sienne et Rome] de disner [déjeuner] et de souper [dîner] tard, selon son humeur ».

2. Platon, *Lois*, VII, 15, 808 ; Diogène Laërce, *Platon*, III, 59.

3. Réchauffer avec une bassinoire contenant des braises.

4. « Des draps », dit Montaigne : le drap est une étoffe de laine.

5. Plutarque, *Instructions pour ceux qui manient affaires d'état*, IV.

6. Autrement dit les rues pavées des villes ; cf. plus loin : par les rues.

7. Siège paraît signifier ici le derrière (cf. un bain de siège).

plus fière de toutes les vertus est la vaillance) et noble dans sa cause ; il n'y a pas d'utilité plus légitime ni plus générale que la protection de la tranquillité et de la grandeur de son pays. La compagnie de tant d'hommes, qui sont nobles, jeunes, actifs, vous plaît, ainsi que la vue habituelle de tant de spectacles tragiques, la liberté de cette fréquentation sans règles et d'une façon de vivre mâle et sans cérémonie, la variété de mille actions diverses, la courageuse harmonie de la musique guerrière qui vous entretient et vous enflamme l'âme autant que les oreilles, l'honneur de cet exercice, sa rudesse elle-même et sa difficulté que Platon estime si peu que, dans sa *République*, il y fait participer les femmes et les enfants¹. Vous vous conviez aux rôles et aux hasards particuliers selon que vous jugez de leur éclat et de leur importance, en soldat volontaire, et vous voyez quand la vie elle-même y est employée avec de bonnes raisons,

*pulchrumque mori succurrit in armis*².

[et il me semble beau de mourir sous les armes].

Craindre les dangers que courent ensemble une si grande foule d'hommes, ne pas oser ce qu'osent tant de sortes d'âmes, c'est hon pour un cœur dont la faiblesse et la bassesse passent la mesure. La compagnie rassure jusqu'aux enfants. Si d'autres vous surpassent en science, en beauté, en force, en fortune³, vous avez des causes extérieures à qui vous en prendre ; mais si vous leur cédez en fermeté d'âme, vous ne pouvez vous en prendre qu'à vous. La mort est plus banale, plus languissante et pénible dans un lit que dans un combat, les fièvres et les catarrhes aussi douloureux et mortels qu'un coup d'arquebuse. Celui qui serait accoutumé à supporter vaillamment les fâcheux événements de la vie courante, n'aurait pas besoin de grossir son courage pour se faire soldat.

*Vivere, mi Lucili, militare est*⁴.

[Vivre, mon cher Lucilius, c'est combattre.]

Je n'ai pas le souvenir d'avoir jamais été galeux. La gratterie⁵ est pourtant l'une des gratifications les plus douces de [la] Nature et tout à fait à notre portée. Mais la pénitence en est trop importunément proche. Je l'exerce le plus à mes oreilles qui me démangent périodiquement au dedans.

Je suis né avec tous mes sens intacts, presque à la perfection. Mon estomac est confortablement bon, comme l'est ma tête, et le plus souvent

1. Voir *République*, V, 451-457.

2. Virgile, *Énéide*, II, v. 317.

3. Fortune paraît bien avoir ici le sens de richesse.

4. Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XCVI.

5. Le fait de se gratter ; nous gardons le mot, homophone, de gratifications.

ils se maintiennent ainsi à travers mes fièvres ; il en est de même de mon haleine. J'ai dépassé, cela fera bientôt six ans, la cinquantième année¹, à laquelle certaines nations avaient, non sans bonnes raisons, fixé si exactement la fin de la vie qu'elles ne permettaient pas qu'on l'excédât. J'ai pourtant encore des retours à mon état ancien si nets, quoique inconsistants et courts, qu'il leur manque peu de la santé et de l'absence de souffrance de ma jeunesse. Je ne parle pas de la vigueur et de l'allégresse ; il ne serait pas raisonnable [de demander] qu'elles me suivent hors de leurs limites :

*Non haec amplius est liminis, aut aquae
Caelestis, patiens latus*².

[Désormais mes forces ne me permettent plus d'attendre sur le seuil (d'une maîtresse) et de braver l'eau du ciel.]

Mon visage me trahit sur-le-champ, et mes yeux aussi ; tous mes changements commencent par là, et [ils paraissent] un peu plus rudes qu'ils ne sont en réalité ; je fais souvent pitié à mes amis avant que je ressente la cause [de cette mutation]. Mon miroir ne m'effraie pas car, même dans ma jeunesse, il m'est arrivé plus d'une fois de revêtir ainsi³, sans grandes fâcheuses conséquences, un teint et une mine troubles et qui n'annonçaient rien de bon, en sorte que les médecins, qui ne trouvaient pas, au-dedans, de cause qui correspondit à cette altération externe, l'attribuaient à l'esprit et à quelque secrète passion qui m'aurait rongé au-dedans ; ils se trompaient. Si mon corps se gouvernait autant selon mes directives que [le fait] mon âme, nous marcherions un peu plus à notre aise. J'avais alors l'âme non seulement exempte de trouble, mais encore pleine de satisfaction et de joie, comme elle est ordinairement, moitié par son tempérament, moitié par son dessein :

*Nec vitiant artus aegrae contagia mentis*⁴.

[L'influence de mon esprit malade ne trouble pas mon corps.]

Je crois que cette modération [de l'âme] a relevé maintes fois le corps de ses chutes : il est souvent abattu [, en effet] ; [je pense] que si elle n'est pas enjouée, elle est du moins dans un état tranquille et reposé. J'eus pendant quatre ou cinq mois la fièvre quarte⁵ qui m'avait complètement défiguré ; l'esprit alla toujours d'une manière non seulement

1. Cette partie de la phrase est postérieure à 1588 ; en 1588 Montaigne, né le 28 février 1533, n'avait que cinquante-cinq ans.

2. Horace, *Odes*, III, 10, v. 19-20. Chez Horace cette maîtresse est nommée Lycé.

3. Montaigne dit même : « chausser [...] un teint ».

4. Ovide, *Tristes*, III, 8, v. 25.

5. Fièvre quarte : fièvre intermittente qui revenait tous les quatre jours.

paisible, mais agréable. Une fois que la douleur est hors de moi, l'affaiblissement et la langueur ne m'affligent guère. Je vois plusieurs imperfections corporelles, dont le nom seul fait horreur, que je craindrais moins que mille passions et agitations mentales que je vois en pratique. Je prends le parti de ne plus courir : c'est bien assez que je me traîne ; je ne me plains pas non plus de la décadence naturelle qui m'affecte,

*Quis tumidum guttur miratur in Alpibus*¹ ?

[Qui s'étonne de rencontrer un goitre dans les Alpes ?]

pas plus que je ne regrette que ma durée ne soit pas aussi longue et solide que celle d'un chêne. Je n'ai pas à me plaindre de mon imagination : j'ai eu peu de pensées dans ma vie qui aient seulement interrompu le cours de mon sommeil à moins qu'elles ne soient venues du désir, capable alors de m'éveiller sans m'affliger. Je rêve peu souvent, et alors ce sont des choses fantastiques² et des chimères faites habituellement de pensées agréables, plutôt ridicules que tristes. Je pense qu'il est vrai que les songes sont de loyaux interprètes de nos inclinations [naturelles], mais il faut tout un art pour les classer et les comprendre.

*Res quae in vita usurpant homines cogitant, curant,
vident,*

*Quaeque agunt vigilantes, agitantque, ea sicut in somno
accidunt,*

*Minus mirandum est*³.

[Les choses dont les hommes se préoccupent dans la vie, qu'ils méditent, dont ils se soucient, qu'ils voient, qu'ils font quand ils sont éveillés, il n'y a pas lieu de s'étonner s'ils les retrouvent dans leur sommeil.]

Platon dit en outre⁴ que c'est le rôle de la sagesse d'en tirer des enseignements divinateurs pour l'avenir. Je ne vois rien à dire sur ce point, si ce n'est les étonnantes expériences que rapportent Socrate, Xénophon, Aristote, personnages d'une autorité incontestable⁵. Les ouvrages historiques disent⁶ que les Atlantes ne rêvent jamais : ces gens ne mangent pas non plus d'une créature qui ait reçu la mort ; j'ajoute que c'est peut-être la raison pour laquelle ils ne rêvent pas. Pythagore recommandait, en effet,

1. Juvénal, *Satires*, XIII, v. 162.

2. Au sens premier du mot : purement imaginaires.

3. Vers d'une tragédie d'Attius (170-86 av. J.-C.), intitulée *Brutus*, cités par Cicéron dans le *De divinatione*, I, 22.

4. Platon, *Timée*, 71.

5. Cicéron réunit Socrate, Xénophon et Aristote dans *De divinatione*, I, 25.

6. Hérodote, *Histoires*, IV, 184, 5. Atlantes : nom donné aux habitants du versant méridional de l'Atlas.

certaine préparation de nourriture pour faire des rêves à volonté¹. Les miens sont doux et ne m'apportent aucune agitation de corps ni émission de paroles. J'ai vu beaucoup de gens de mon temps être extraordinairement agités par les leurs. Le philosophe Théon se promenait quand il rêvait, et le valet de Périclès allait même en ce cas jusque sur les tuiles et le faite de la maison².

Je ne choisis guère à table et je me sers de la première chose et la plus voisine, et je passe peu volontiers d'un goût à un autre. La foule des plats et des services me déplaît autant qu'une autre foule. Je me contente aisément de peu de mets et je déteste l'opinion de Favorinus [qui dit]³ que dans un festin il faut qu'on vous enlève le mets pour lequel vous prenez appétit et qu'on lui en substitue toujours un nouveau devant vous, et que c'est avoir servi un dîner misérable si l'on n'a pas rassasié les convives de croupions de divers oiseaux, et que le seul bequefigue⁴ mérite qu'on le mange tout entier. J'use couramment de mets salés ; pourtant j'aime mieux le pain sans sel et mon boulanger, chez moi, n'en sert pas d'autre pour ma table, contrairement à l'usage du pays. On a eu, principalement dans mon enfance, à corriger le refus que je faisais des choses que l'on aime ordinairement le mieux à cet âge : sucres, confitures, pièces [cuites] au four⁵. Le maître de mon éducation combattit cette haine de mets délicats comme une espèce de délicatesse [blâmable]. En fait elle n'est pas autre chose qu'une forme de goût difficile, où qu'il s'exerce. Si l'on enlève à un enfant certain penchant particulier et obstiné pour le bain his et le lard, on lui enlève la gourmandise. Il est des gens qui ont de la peine et qui souffrent parce qu'ils regrettent le bœuf et le jambon quand ils ont des perdrix. Ils ont bon temps [pour le faire]⁶ : c'est la délicatesse des délicats ; c'est le goût d'une molle existence, goût qui est écœuré par les choses ordinaires et habituelles, « *per quae luxuria divitiarum taedio ludit*⁷ ». [dont le luxe, par dégoût des richesses, se fait un jouet]. Ne pas aimer ce qu'un autre aime, avoir un soin recherché d'une façon de se nourrir, voilà l'essence de ce travers :

1. Cicéron, *De divinatione*, II, 58.

2. Diogène Laërce, *Pyrrhon*, IX, 82. Il s'agit probablement de Théon de Smyrne (II^e siècle après J.-C.), auteur de commentaires sur Platon.

3. Le philosophe Favorinus est mis en scène dans les *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle (XV, 8).

4. Le bequefigue paraît être l'équivalent méditerranéen de l'ortolan.

5. Confitures – qui signifiait au Moyen Âge fruits confits – a probablement ici le sens moderne. Les pièces de four sont les gâteaux, tartes.

6. C'est-à-dire : cela leur est facile.

7. Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XVIII.

*Si modica coenare times olus omne patella*¹.

[Si tu crains de manger à ton dîner n'importe quel légume dans une assiette ordinaire.]

[Entre ce travers et une conduite comme je la conçois], il y a bien vraiment cette différence qu'il vaut mieux asservir son désir aux choses plus faciles à obtenir. Mais c'est toujours un travers que de s'asservir. J'appelais autrefois recherché un mien parent qui avait perdu l'habitude dans nos galères de se servir de nos lits et de se dévêtir pour se coucher.

Si j'avais des enfants mâles², je désirerais volontiers pour eux mon sort. Le bon père que Dieu me donna (et qui n'a de moi que de la reconnaissance pour sa bonté, une bonté assurément bien gaillarde) m'envoya, dès le herceau, pour que j'y fusse élevé, dans un pauvre village³ de ceux qui dépendaient de lui et m'y maintint aussi longtemps que je fus en nourrice et encore au-delà, m'habituant à la plus humble et à la plus ordinaire façon de vivre : « *Magna pars libertatis est bene moratus venter*⁴. » [C'est une grande partie de la liberté qu'un ventre bien réglé.] Ne prenez jamais – et donnez encore moins à vos femmes – la charge d'élever ces enfants ; laissez à « la Fortune » [le soin] de les former sous des lois populaires et naturelles ; laissez à la coutume le soin de les habituer à la frugalité et à l'austérité, en sorte qu'ils aient plutôt à descendre d'une condition de vie rude qu'à monter vers elle. La pensée de mon père visait aussi à une autre fin : m'accorder avec le peuple et cette classe d'hommes qui a besoin de notre aide, et il estimait que je devais être obligé à regarder plutôt vers celui qui me tend les bras que vers celui qui me tourne le dos. Et ce fut aussi la raison pour laquelle il me fit tenir sur les fonts baptismaux par des personnes de la plus basse condition pour me lier et m'attacher à elles.

Son dessein n'a pas mal réussi du tout : je me dévoue volontiers envers les petits, soit parce que plus de gloire s'y attache, soit par compassion naturelle, sentiment très puissant chez moi. Le parti que je condamnerai dans nos guerres, je le condamnerai avec plus de sévérité s'il est florissant et prospère ; il m'amènera en quelque façon à m'accorder avec lui quand je le verrai malheureux et accablé. Avec quel plaisir je considère le beau comportement de Chélonis, fille et femme de rois de Sparte⁵. Pendant que Cléombrotos, son mari, lors des désordres de sa ville, eut

1. Horace, *Épîtres*, I, 5, v. 2. C'est-à-dire : si tu ne sais pas te contenter pour ton dîner d'un légume servi dans une assiette ordinaire.

2. On se souvient que Montaigne n'avait qu'une fille, ses autres enfants étant morts jeunes.

3. Ce village serait Papessus, à 5 km de Montaigne.

4. Sénèque, *Lettres à Lucilius*, CXXIII.

5. Plutarque, *Agis et Cléomène*, V.

l'avantage sur Léonidas, son père, elle se conduisit en bonne fille, se mit du parti de son père en exil, dans sa condition malheureuse, en s'opposant au [parti] victorieux. La chance vint-elle à tourner ? La voilà changée dans ses sentiments avec le sort [de la lutte], se rangeant courageusement aux côtés de son mari qu'elle suivit partout où sa chute le conduisit, ne faisant, semble-t-il, d'autre choix que de se jeter dans le parti où elle était le plus nécessaire et où elle se montrait le plus compatissante. Je me laisse plus naturellement entraîner par l'exemple de Flaminius¹, qui portait plus d'attention à ceux qui avaient besoin de lui qu'à ceux qui pouvaient lui rendre des services, [plus naturellement, dis-je,] que par celui de Pyrrhus qui était enclin à s'abaisser sous les grands et à s'enorgueillir sur les petits².

Les longs repas me sont pénibles et me nuisent, car, peut-être parce que je m'y suis habitué dès mon enfance, faute de meilleure contenance, je mange aussi longtemps que j'y suis. C'est la raison pour laquelle chez moi, quoique le repas soit relativement court, je me mets à table un peu après les autres, à la manière d'Auguste³ ; mais je ne l'imité pas en sortant, comme lui, de table avant les autres. Au contraire, j'aime bien rester au repos à table longtemps après le repas et entendre ce que l'on y raconte pourvu que je ne mêle pas à la conversation car je me fatigue et je me fais du mal à parler l'estomac plein autant que je trouve l'exercice [que je fais] en criant et en discutant avant le repas salubre et agréable. Les anciens Grecs et Romains avaient une façon de faire plus raisonnable que nous quand ils assignaient à l'action de se nourrir, qui est primordiale dans la vie, plusieurs heures et la meilleure partie de la nuit si quelque autre occupation extraordinaire ne les en détournait pas, mangeant et buvant moins hâtivement que nous, qui faisons tout en courant, et étendant ce plaisir naturel avec plus de loisir et de profit en y entremêlant divers devoirs de civilité utiles et agréables⁴.

Ceux qui doivent prendre soin de moi pourraient facilement me priver de ce qu'ils pensent m'être nuisible : quand il s'agit, en effet, de semblables choses, je ne désire jamais ce que je ne vois pas et je n'en sens pas

1. Plutarque, *Flaminius*, I. Flaminius est le général romain († 175 av. J.-C.) qui vainquit Philippe V de Macédoine et détacha la Grèce de ce pays, et qui négocia chez Prusias le meurtre d'Hannibal.

2. Plutarque, *Pyrrhus*, I. Pyrrhus, roi d'Épire, envahit le sud de l'Italie où il remporta des victoires dont l'une, à Ausculum, fut très meurtrière. Il fut vaincu à Bénévent, en Campanie, en 275 av. J.-C.

3. Suétone, *Auguste*, LXXIV.

4. Passant à Bâle, Montaigne a remarqué (*Journal de voyage*) que les moindres repas y sont de trois ou quatre heures et « qu'à la vérité [les Suisses] mangent aussi beaucoup moins hastivement que nous et plus seinement ».

l'absence ; mais en ce qui concerne celles qui se présentent [devant moi], ils perdent leur temps à m'en prêcher l'abstinence, si bien que, lorsque je veux jeûner, il faut que je me mette à l'écart des dîneurs et que l'on me présente exactement la quantité qui est nécessaire pour une collation raisonnable, car, si je me mets à table, j'oublie ma résolution. Quand j'ordonne qu'on change de préparation pour quelque viande, mes gens savent que mon appétit est affaibli et que je n'y toucherai pas. Pour toutes celles qui peuvent le supporter, je les aime peu cuites et je les aime aussi très faites¹, et, pour plusieurs, altérées jusqu'à sentir fort. Il n'y a que la dureté qui généralement me gêne (à l'égard de toute autre manière d'être des mets je suis aussi indifférent et tolérant qu'homme que j'aie connu), en sorte que, contre le goût commun, même parmi les poissons il m'arrive d'en trouver et de trop frais et de trop fermes. Ce n'est pas la faute de mes dents que j'ai toujours eues bonnes jusqu'à l'excellence et que l'âge ne commence de menacer qu'à cette heure. J'ai appris dès l'enfance à les frotter avec ma serviette et le matin et à l'entrée et sortie de table.

Dieu fait une grâce à ceux à qui il enlève la vie par le menu : c'est le seul bienfait de la vieillesse. L'ultime mort en sera d'autant moins complète et pénible : elle ne tuera plus qu'une moitié ou un quart d'homme. Voilà une dent qui vient de me tomber, sans douleur, sans effort : c'était le terme naturel de sa durée. Cette partie de mon être et aussi plusieurs autres sont déjà mortes, d'autres à demi mortes qui étaient parmi les plus actives et tenaient le premier rang pendant que j'étais dans la force de l'âge. C'est ainsi que je fonds et que j'échappe à moi-même. Quelle bêtise ce serait pour mon intelligence que de ressentir le saut de cette chute, déjà si avancée, comme si elle était entière ! J'espère que cela ne se produira pas.

À la vérité, quand je pense à ma mort, je reçois une consolation essentielle [en me disant] qu'elle pourra être de celles qui sont normales et naturelles, et que désormais je ne peux, sur ce point, demander à la destinée, ou espérer d'elle, d'autre faveur qu'illégitime. Les hommes se persuadent entre eux que, de même qu'ils ont eu autrefois une stature plus grande, ils ont eu aussi une vie plus longue. Mais Solon, qui est un homme de ces anciens temps-là, en limite² pourtant l'extrême durée à soixante-dix ans³. Moi, qui ai tant adoré, et en tout, cet ἀριστον μέτρον [cette médiocrité excellente] du temps passé et qui ai pris la moyenne mesure comme la plus parfaite, prétendrai-je avoir une vieillesse démesurée et anormale ?

1. Faisandées.

2. Le mot de Montaigne, « en taille », est plus imagé.

3. Hérodote, *Histoires*, I, 32, 2.

Tout ce qui arrive contre le cours de [la] Nature peut être désagréable, mais ce qui arrive conformément à elle doit toujours être agréable. « *Omnia quae secundum natura fiunt, sunt habenda in bonis* ». [Tout ce qui se fait selon la nature doit être compté parmi les biens.] « C'est pour-quoi, dit Platon, j'admets qu'on appelle violente la mort qu'apportent les blessures ou les maladies, mais celle qui nous saisit à l'improviste alors que la vieillesse nous conduit vers elle est de toutes la plus légère et elle est en quelque sorte délicieuse². »

Vitam adolescentibus vis aufert, senibus maturitas.

[C'est un coup violent qui arrache la vie aux jeunes gens, c'est la maturité (qui la fait tomber) chez les vieillards.]

La mort se mêle partout à notre vie et se confond avec elle : le déclin devance l'heure du trépas et s'introduit dans le cours même de notre développement³. J'ai des portraits de ce que j'étais à vingt-cinq et trente-cinq ans : je les compare avec celui de l'homme que je suis à présent : combien de fois ce n'est plus moi ! Comme mon image présente est plus éloignée de celles-là que de celle de mon trépas ! C'est trop abuser de [la] Nature que de la tracasser à ce point qu'elle soit contrainte de nous céder et de nous abandonner notre conduite, nos yeux, nos dents, nos jambes et le reste [pour les laisser] à la merci d'un secours étranger et mendié, et [qu'elle soit contrainte], lasse de nous suivre, de nous remettre entre les mains [des hommes] de l'art.

Je ne suis pas excessivement friand de salades ni de fruits, sauf les melons. Mon père détestait toute sorte de sauces : je les aime toutes. Le [fait de] trop manger me gêne ; mais je n'ai pas encore la connaissance très certaine que, par sa nature, quelque mets me fasse mal, de même aussi que je ne remarque ni [l'influence de] la pleine lune ou celle de la lune basse⁴, ni [différence entre] automne et printemps. Il y a en nous des mouvements qui ne sont ni constants ni connus, car en ce qui concerne les rafforts, par exemple, j'ai d'abord trouvé qu'ils me réussissaient, puis qu'ils m'étaient désagréables et je trouve qu'à présent ils me conviennent de nouveau. Pour plusieurs choses je sens mon estomac et mon goût ne cesser de se diversifier : j'ai passé du vin blanc au vin clair⁵, puis du clair au blanc. Je suis friand de poisson et je fais mes jours gras des jours

1. Cicéron, *De senectute*, XIX ; citation latine suivante : *ibid.*

2. Platon, *Timée*, 71.

3. Ce passage se rattache au paragraphe de la page précédente qui se termine à : J'espère que cela ne se produira pas.

4. C'est-à-dire : à son dernier quartier.

5. Celui que nous appelons rosé. Une définition de Descartes le confirme : « Le suc des raisins noirs se convertit en vin clair. »

maigres et mes fêtes des jours de jeûne ; je crois ce que disent certains, [à savoir] qu'il est plus facile à digérer que la viande. De même que j'ai scrupule à manger de la viande le jour du poisson, de même mon goût [ne consent pas] à mêler le poisson à la viande : leur différence me semble trop grande.

Dès ma jeunesse il m'arrivait parfois de supprimer quelque repas : ou [c'était] afin d'aiguiser mon appétit pour le lendemain car, de la même façon qu'Épicure jeûnait et faisait des repas maigres pour accoutumer son plaisir à se passer de l'abondance¹, moi [je le faisais] au contraire pour habituer mon plaisir à mieux faire son profit de l'abondance et à s'en servir plus allégrement ; ou bien je jeûnais pour conserver ma vigueur pour le service de quelque action du corps ou de l'esprit car l'un et l'autre deviennent cruellement paresseux en moi sous l'effet de la réplétion², et, par-dessus tout, je déteste cette sottise façon d'accoupler une déesse si pleine de santé et d'allégresse avec ce petit dieu qui digère mal et qui rote, tout bouffi des vapeurs de sa liqueur³ ; ou bien [je jeûnais] pour guérir mon estomac malade, ou bien [encore] parce que j'étais sans une compagnie qui me convint, car je dis, comme ce même Épicure⁴, qu'il ne faut pas tant considérer ce que l'on mange qu'avec qui on mange, et je loue Chilon⁵ de n'avoir pas voulu promettre de se trouver au festin de Périandre avant d'avoir appris quels étaient les autres invités. Il n'y a pas pour moi d'appât aussi doux ni de sauce aussi appétissante que ceux qui se tirent de la société.

Je crois qu'il est plus sain de manger plus doucement et moins, et de manger plus souvent. Mais je veux donner surtout de l'importance à l'appétit et à la faim : je n'aurais nul plaisir à faire traîner en longueur chaque jour, selon la prescription médicale, trois ou quatre chétifs repas ainsi réduits. Qui m'assurerait que l'appétit ouvert que j'ai ce matin, je le retrouverai aussi au dîner ? Prenons, nous surtout, les vieillards, le premier moment opportun qui nous arrive. Laissons les éphémérides⁶ aux faiseurs d'almanachs et aux médecins. Le suprême bienfait que me donne ma santé c'est le plaisir [physique] : attachons-nous au premier qui est présent et connu. J'évite la continuité dans ces règles de jeûne. Celui qui

1. Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XVIII.

2. Ou, si l'on préfère : dès que j'ai le ventre plein.

3. Ce petit dieu est évidemment Dionysos (Bacchus chez les Latins) et la déesse Aphrodite (Vénus).

4. Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XIX.

5. Plutarque, *Le Banquet des Sept Sages*, III ; Chilon est l'un d'eux.

6. Les éphémérides étaient à l'origine les tables astronomiques où étaient notés, jour par jour, les faits de cet ordre (lever et coucher des astres etc.) ; puis cela a indiqué un ouvrage qui énumère les faits prévus ou à faire dans l'année.

veut qu'une façon de faire lui soit utile, qu'il évite de l'employer continuellement ; nous nous y endurcissons, nos forces s'y endorment : six mois après, vous aurez si bien acoquiné votre estomac que votre profit, ce ne sera que d'avoir perdu la liberté de faire autrement sans dommage.

Je n'ai pas les jambes et les cuisses plus couvertes en biver qu'en été : des bas de soie tout simples. Je me suis laissé aller, pour soigner mes rhumes, à tenir ma tête au chaud, ainsi que mon ventre, à cause de ma gravelle ; mes maux s'y habituèrent en peu de jours et dédaignèrent mes précautions ordinaires. J'avais passé d'une coiffe à un couvre-chef et d'un bonnet à un chapeau double. Les rembourrures de mon pourpoint ne me servent plus que de parure : ce n'est rien si je n'y ajoute pas une peau de lièvre ou de vautour, une calotte à ma tête. Suivez cette gradation, vous irez à une belle allure. Moi je n'en ferai rien, et je renoncerais volontiers, si j'osais, au commencement que j'y ai donné. Tombez-vous en quelque ennui nouveau ? Cette réforme ne vous sert plus ; cherchez-en une autre. Ainsi ruinent leur santé ceux qui se laissent empêtrer dans des régimes sévères et s'y astreignent superstitieusement : il leur en faut encore, et d'autres encore ensuite ; ce n'est jamais fini.

Pour nos occupations et pour le plaisir, il est beaucoup plus commode, comme le faisaient les anciens, de perdre le déjeuner et de remettre [le moment] de faire bonne chère à l'heure où l'on se retire chez soi et où l'on se repose, sans couper la journée : ainsi faisais-je autrefois. Pour la santé, j'ai trouvé, depuis, à l'inverse par expérience, qu'il vaut mieux déjeuner et que la digestion se fait mieux quand on est éveillé.

Je ne suis guère sujet à être altéré, que je sois en bonne santé ou que je sois malade : il m'arrive bien souvent alors d'avoir la bouche sèche, mais sans soif ; ordinairement je ne bois qu'à la suite du désir qui m'en vient en mangeant et quand le repas est bien avancé. Je bois assez bien pour un homme ordinaire [comme je suis] ; en été et dans un repas appétissant, je ne dépasse pas seulement les limites d'Auguste qui ne buvait que trois fois, [très] précisément¹ ; mais, pour ne pas enfreindre la règle de Démocrite qui défendait de s'arrêter à quatre, considérant que c'était un nombre de mauvais augure², je glisse, si j'en sens le besoin, jusqu'à cinq, ce qui fait trois demi-setiers environ³, car les petits verres sont mes favoris⁴ et il me plaît de les vider, ce que d'autres évitent comme une chose malséante. Je coupe mon vin le plus souvent d'une moitié, par-

1. Suétone, *Auguste*, 77.

2. Érasme, *Adages*, II, 3, 1 : Érasme, qui cite Pline, a écrit Democritus au lieu de Demetrius.

3. Le demi-setier de Paris, pour les liquides, valait environ un quart de litre.

4. Dans le *Journal de voyage*, Montaigne remarque que « le vice des Allemands de se servir de verres grans outre mesure est icy [à Florence] au rebours de les avoir extraordinairement petits ».

fois d'un tiers d'eau. Et quand je suis dans ma maison, d'après un ancien usage que son médecin ordonnait à mon père et à lui-même, on coupe celui qu'il me faut dès la somnellerie, deux ou trois heures avant qu'on serve. On dit que Cranaos, roi des Athéniens¹, fut l'inventeur de cet usage qui consiste à couper le vin d'eau ; utilement ou non, j'en ai vu discuter. J'estime plus décent et plus sain que les enfants n'usent du vin qu'après seize ou dix-huit ans. La manière de vivre la plus usitée et la plus courante est la plus belle : toute particularité me semble à éviter dans ce domaine et je détesterais autant un Allemand qui mettrait de l'eau dans le vin qu'un Français qui le boirait pur. L'usage public établit la règle en pareilles choses.

Je crains un air épais et j'évite comme un danger mortel la fumée (la première réparation à laquelle je recourus chez moi, ce fut pour les cheminées et les lieux d'aisance, défaut courant – et insupportable – des vieux bâtiments) et parmi les difficultés de la guerre je compte ces poussières épaisses dans lesquelles on nous tient enterrés, tout le long d'une journée, pendant les chaleurs [de l'été]. J'ai la respiration libre et aisée, et mes rhumes se passent le plus souvent sans mal pour le poumon et sans toux.

Les rigueurs de l'été me sont plus hostiles que celles de l'hiver, car, outre l'inconfort de la chaleur, à laquelle il est plus difficile de remédier qu'à celle du froid, et outre le coup que les rayons du soleil donnent à la tête, mes yeux se sentent blessés par toute leur éclatante : je ne pourrais, à l'heure actuelle, déjeuner assis en face d'un feu ardent et lumineux. Pour amortir la blancheur du papier, au temps où j'avais le plus l'habitude de lire, je plaçais sur mon livre une plaque de verre et je m'en trouvais soulagé. J'ignore jusqu'à présent l'usage des lunettes et je vois aussi loin que je le fis jamais, et aussi loin que tout autre [homme]. Il est vrai qu'au déclin du jour je commence à éprouver du trouble et de la faiblesse pour lire : la pratique de la lecture à ce moment-là, mais surtout la nuit, a toujours fatigué mes yeux. Voilà un pas en arrière, à peine sensible. Je reculerai d'un autre, puis du second au troisième, du troisième au quatrième si doucement qu'il me faudra être aveugle achevé avant que je sente la décadence et la vieillesse de ma vue, tant les Parques font habilement, en le tordant, le fil de notre vie. Et de la même façon j'hésite à reconnaître que mon ouïe devient dure et vous verrez que je l'aurai à moitié perdue que je m'en prendrai encore à la voix de ceux qui me parlent. Il faut très bien fixer l'attention de notre âme pour lui faire sentir comme elle s'écoule.

1. Roi légendaire de l'Attique qui fut détrôné par Amphictyon.

Mon pas est prompt et ferme, et je ne sais lequel des deux, de l'esprit ou du corps, j'ai plus de peine à garder en un même point. Le prêcheur qui fixe mon attention pendant un sermon est vraiment de mes amis. Dans les lieux de cérémonie où chacun est si tendu dans son maintien, où j'ai vu les dames tenir même leurs yeux si fixes, je ne suis jamais parvenu à empêcher que quelque partie en moi toujours ne sorte de sa place : encore que je sois assis en ces lieux-là, j'y suis peu calme. De même que la femme de chambre du philosophe Chrysippe¹ disait de son maître qu'il n'était ivre que par les jambes (car il avait l'habitude de les remuer en quelque position qu'il fût et elle disait cela lorsque, le vin troublant les autres, lui n'en éprouvait aucun changement dans son état), on a pu dire aussi dès mon enfance que j'avais de la folie aux pieds ou du vif-argent, tant j'y ai de remuement et d'agitation en quelque lieu que je les place.

C'est de l'inconvenance, outre le fait que cela nuit à la santé et même au plaisir, que de manger goulûment comme je fais : je mords souvent ma langue, parfois mes doigts², en me hâtant. Diogène, rencontrant un enfant qui mangeait ainsi, donna pour cela une gifle à son précepteur³. Il y avait à Rome des gens qui enseignaient à mâcher, comme à marcher, avec grâce⁴. [À manger ainsi] je perds le loisir de parler qui est un doux assaisonnement des tables, pourvu qu'il soit fait de propos appropriés, agréables et courts.

Il y a de la jalousie et de l'envie entre nos plaisirs : ils se choquent et se gênent l'un l'autre. Alcibiade, homme qui s'y entendait quand il s'agissait de faire bonne chère, bannissait des tables même la musique afin qu'elle ne troublât point la douceur des propos pour cette raison, que Platon lui prête⁵, que c'est un usage propre aux hommes du peuple que d'appeler des joueurs d'instruments et des chanteurs à leurs festins, faute de bonnes conversations et d'agréables entretiens, moyens dont les gens d'esprit savent se servir pour se donner des fêtes les uns aux autres. Varron réclame ceci pour le festin⁶ : la réunion de personnes de belle prestance et agréables à fréquenter, qui ne soient ni muettes ni bavardes, propreté et choix délicat des vivres et du lieu, et temps serein. Ce n'est pas une fête qui demande peu d'art et apporte peu de plaisir qu'un bon

1. L'un des chefs de l'école stoïcienne à la suite de Zénon de Citium et de Cléanthe. Le trait signalé ici est tiré de Diogène Laërce, *Vie des philosophes*, VII, 185.

2. Car Montaigne, comme tout un chacun à l'époque, mangeait avec ses doigts.

3. Plutarque, *Que la vertu se peut enseigner...*, II.

4. Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XV.

5. Platon, *Protagoras*, XXXII, 547.

6. Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, XIII, 11.

traitement de table : ni les grands chefs de guerre ni les grands philosophes n'en ont refusé l'usage ni la science. Ma pensée a donné trois de ces festins en garde à ma mémoire, que le sort me rendit particulièrement doux en divers moments de mes plus vertes années, car chacun des invités y apporte¹ son principal charme, selon la bonne trempe de corps et d'âme où il se trouve. Mon état présent m'en exclut.

Moi, qui me tiens toujours terre à terre, je déteste cette sagesse inhumaine qui veut nous rendre dédaigneux et ennemis de la culture du corps. J'estime que c'est une égale injustice de prendre à contrecœur les plaisirs naturels et de les prendre trop à cœur. Xerxès était un sot, lui qui, enveloppé de tous les plaisirs humains, allait proposer une récompense à qui lui en trouverait d'autres². Mais il n'est pas beaucoup moins sot celui qui supprime ceux que [la] Nature lui a trouvés³. Il ne faut ni les rechercher ni les fuir, il faut les recevoir. Je les reçois un peu plus largement et d'un peu meilleure grâce [que d'autres] et je me laisse plus volontiers aller vers la pente naturelle. Nous n'avons pas besoin d'exagérer leur inanité : elle se fait assez sentir et se manifeste assez. [Rendons] grâce pour cela à notre esprit maladif, rabat-joie, qui nous dégoûte d'eux comme de lui-même : il se traite lui-même et traite tout ce qu'il reçoit tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, selon ce qu'il est, insatiable, mouvant et versatile.

*Sincerum est nisi vas, quodcumque infundis, accessit*⁴.

[Si le vase n'est pas pur, tout ce que l'on y verse s'aigrit.]

Moi qui me vante d'accueillir avec tant de soin les agréments de la vie, je n'y trouve, quand je les considère ainsi avec minutie, à peu près que du vent. Mais quoi ! Nous sommes à tous égards du vent. Et encore le vent, plus sagement que nous, se complait à bruire, à s'agiter et il est content de ses propres fonctions, sans désirer la stabilité, la solidité, qualités qui ne sont pas siennes.

Les plaisirs qui sont purement de l'imagination, ainsi que les déplaissirs, disent quelques-uns, sont les plus grands, comme l'exprimait la balance de Critolaos⁵. Ce n'est pas étonnant : elle les compose à sa guise

1. Le présent s'explique, semble-t-il, parce que cela se passe dans la mémoire – ou par généralisation.

2. Cicéron, *Tusculanes*, V, 7.

3. C'est la philosophie dernière de Montaigne : il faut suivre la nature, recevoir les plaisirs que la nature nous donne.

4. Horace, *Épîtres*, I, 2, v. 54.

5. Cicéron, *Tusculanes*, V, 17. Critolaos était un philosophe grec († 111 av. J.-C.) qui vint à Rome où il eut beaucoup de succès. Dans l'un des plateaux de sa balance imaginaire, il plaçait les biens temporels et dans l'autre les biens spirituels et il affirmait que ces derniers l'emportaient tellement que, même si l'on mettait dans l'autre la terre et les mers, l'équilibre ne serait pas rétabli.

et se les taille en plein drap. J'en vois tous les jours des exemples insignes et peut-être désirables. Mais moi, qui suis d'une condition mêlée, grossier, je ne puis mordre si entièrement à ce seul objet, [que présente l'imagination et qui est] si pur, sans que je ne me laisse très lourdement aller aux plaisirs présents de la loi humaine et générale, intellectuellement sensuels, et sensuellement intellectuels. Les philosophes cyrénaïques estiment que, comme les douleurs, les plaisirs corporels aussi sont plus puissants et parce qu'ils sont doubles et parce qu'ils sont plus normaux¹.

Il est des gens qui, étant d'une sauvage stupidité, comme dit Aristote, éprouvent du dégoût pour ces plaisirs [corporels]². J'en connais qui le font par ambition ; pourquoi ne renoncent-ils pas, en plus, à respirer ? Pourquoi ne vivent-ils pas de leurs propres ressources³ et ne refusent-ils pas la lumière parce qu'elle est gratuite et ne leur coûte ni invention ni vigueur ? Que Mars ou Pallas ou Mercure les sustentent, pour voir, au lieu de Vénus, de Cérès et de Bacchus⁴ ! Ne chercheront-ils pas [à faire] la quadrature du cercle, juchés sur leurs femmes ! Je déteste que l'on nous ordonne d'avoir l'esprit [élevé] jusqu'aux nues pendant que nous avons le corps à table. Je ne veux pas que l'esprit s'y cloue ni qu'il s'y vautre, mais je veux qu'il s'y applique, qu'il s'y assoit, non qu'il s'y couche. Aristippe ne défendait que le corps comme si nous n'avions pas d'âme⁵ ; Zénon n'embrassait que l'âme comme si nous n'avions pas de corps. Tous deux avaient tort. Pythagore, dit-on⁶, a suivi une philosophie toute en contemplation, Socrate une philosophie toute en contemplation, Socrate une philosophie toute en morale et en action ; Platon a trouvé le moyen terme entre les deux. Mais on le dit pour nous en conter et la juste mesure se trouve chez Socrate, et Platon est bien plus socratique que pythagoricien, et cela lui convient mieux.

Quand je danse, je danse ; quand je dors, je dors ; et même quand je me promène solitairement dans un beau verger⁷, si mes pensées se sont

1. L'école cyrénaïque, ou hédonistique, fut fondée par Aristippe de Cyrène, élève de Socrate ; le souverain bien est le plaisir, et d'abord le plaisir physique – double en ce qu'il participe à la fois du corps et de l'esprit. Pour ce passage cf. Diogène Laërce, *Aristippe*, II, 90, 150.

2. Aristote, *Éthique à Nicomaque*, III, 11.

3. C'est-à-dire : et non de ce que produit la nature.

4. Montaigne oppose aux dieux nourriciers ou qui donnent le plaisir essentiel : Vénus (l'amour), Cérès (les produits de la terre, les céréales) Bacchus (le vin), les dieux qui ne donnent rien de palpable : Mars (la guerre), Pallas (l'activité intellectuelle), Mercure (quelle valeur symbolique Montaigne lui donne-t-il ici ?).

5. Cicéron, *Académiques*, II, 45.

6. Cf. saint Augustin, *Cité de Dieu*, VIII, 4, et Ficin dans son *Commentaire des Lois* de Platon.

7. Il s'agit de ce que nous appelons un jardin d'agrément (cf. le verger du *Roman de la Rose*).

occupées de choses étrangères [à la promenade] pendant quelque partie du temps, une autre partie du temps je les ramène à la promenade, au verger, à la douceur de cette solitude et à moi. [La] Nature a maternellement observé ce principe, [à savoir] que les actions qu'elle nous a enjointes pour notre besoin nous fussent très agréables également, et elle nous y convie non seulement par la raison, mais aussi par le désir : c'est une injustice de détériorer ses règles.

Quand je vois César et Alexandre, au plus épais de leur grande entreprise, jouir si pleinement des plaisirs naturels et par conséquent nécessaires et légitimes, je ne dis pas que ce soit relâcher son âme, je dis que c'est la raidir, en subordonnant par vigueur de cœur à la pratique de la vie ordinaire ces occupations violentes et ces pensées laborieuses. Sages s'ils avaient cru que c'était là leur occupation ordinaire, celle-ci l'extraordinaire.

Nous sommes de grands fous : « Il a passé sa vie dans l'oisiveté, disons-nous ; je n'ai rien fait aujourd'hui. – Quoi, n'avez-vous pas vécu ? De vos occupations, non seulement c'est celle qui est fondamentale, mais celle qui est la plus illustre. – Si l'on m'avait mis à même [de m'occuper] des affaires importantes, j'aurais montré ce que je savais faire. – Avez-vous su méditer et prendre en main votre vie ? [Si vous avez fait cela], vous avez fait l'œuvre la plus grande de toutes. »

Pour se montrer et se mettre en œuvre, [la] Nature n'a que faire de [la] Fortune : elle se montre également à tous les étages [de la vie sociale], et derrière un rideau comme sans rideau. Composer notre manière de vivre est notre devoir, et non pas composer des livres, et gagner non des batailles et des provinces, mais l'ordre et la tranquillité pour notre conduite. Notre grand et glorieux chef-d'œuvre, c'est de vivre à propos¹. Toutes les autres choses, régner, thésauriser, bâtir n'en sont, tout au plus, que de petits appendices et des accessoires. Je prends plaisir à voir un général d'armée, au pied d'une hrèche qu'il veut bientôt attaquer, se prêtant tout entier et parfaitement libre à son déjeuner, à ses propos familiers au milieu de ses amis ; [il me plaît] aussi [de voir] Brutus, ayant le ciel et la terre ligués contre lui et la liberté romaine, dérober à ses rondes quelque beure de la nuit pour lire et annoter Polybe en toute tranquillité d'âme². C'est le fait des petites

1. Celle-ci, c'est-à-dire : les occupations violentes et les pensées laborieuses.

2. C'est-à-dire : comme il nous convient – et en suivant la Nature.

3. Plutarque (*Brutus*, I) raconte que Brutus, qui avait suivi Pompée à Pharsale, passa la journée précédant la fameuse bataille à composer un résumé d'œuvres de Polybe (historien grec, vers 205-vers 125 av. J.-C.). Après la bataille, César, qui se croyait peut-être son père, le fit épargner. On connaît la suite : Brutus se laissa entraîner dans le complot de Cassius contre César...

âmes, quand elles sont ensevelies sous le poids des affaires, que de ne pas savoir s'en détacher complètement, de ne pas savoir et les laisser et les reprendre :

O fortes pejoraque passi

Mecum saepe viri, nunc vino pellite curas

*Cras ingens iterabimus aequor*¹.

[Ô vaillants guerriers qui souvent avec moi avez enduré les pires épreuves, noyez aujourd'hui vos soucis dans le vin ; demain nous voguerons sur la vaste étendue de la mer.]

Que ce soit par plaisanterie, que ce soit sérieusement que « le vin théologal et sorbonnique » soit passé en proverbe², ainsi que les festins [des gens de Sorbonne], je trouve que c'est à bon droit qu'ils s'en servent à leur déjeuner d'autant plus confortablement et agréablement qu'ils ont utilement et sérieusement employé la matinée dans les exercices de leur école. La conscience d'avoir bien employé les autres heures est un juste et savoureux condiment pour la table. Ainsi ont vécu les sages, et cet inimitable effort vers la vertu qui nous frappe d'étonnement chez les deux Caton³, ce caractère sévère jusqu'à la contrainte pénible, se sont ainsi mollement soumis aux lois de la condition humaine et de Vénus et de Bacchus et s'y sont plu, suivant les préceptes de leur secte qui demandent que le sage parfait soit aussi expert et entendu dans l'usage des plaisirs naturels que dans [la pratique de] tout autre devoir de la vie. « *Cui cor sapiat, ei et sapiat palatus*⁴. » [Que celui qui a un cœur sage ait aussi un palais délicat.]

Le relâchement et l'affabilité honorent, semble-t-il, à merveille une âme forte et généreuse et lui conviennent mieux [qu'à d'autres]. Épaminondas n'estimait pas que le fait de se mêler à la danse des garçons de sa ville, de chanter, de jouer des instruments de musique et de s'employer à cela avec attention fût une chose qui dérogeât à l'honneur de ses glorieuses victoires et à la parfaite sagesse de mœurs qui était en lui⁵. Et parmi tant d'admirables actions de Scipion l'Ancien, personnage digne

1. Horace, *Odes*, I, 7, v. 30-32.

2. Cf. les *Adages* d'Érasme. Rabelais écrit « chopiner théologiquement ». Dans les débats en Sorbonne, le président de séance pouvait mettre à l'amende de deux quartauts de vin (entre 50 et 200 litres environ) l'étudiant en théologie qui, en argumentant, ne cherchait qu'à briller.

3. Caton l'Ancien ou le Censeur (234-149 av. J.-C.), célèbre pour son goût de la vie simple et rustique, de l'économie, est resté le type du vieux Romain. Son descendant, Caton d'Utique (95-46 av. J.-C.), était un stoïcien - d'où l'expression, de Montaigne : suivant les préceptes de leur secte..., qui ne peut concerner que Caton d'Utique.

4. Cicéron, *De finibus*, II, 8.

5. Cf. Cornelius Nepos, *Vie d'Épaminondas*, II ; Cicéron, *Tusculanes*, I, 2.

qu'on l'estime d'une origine céleste¹, il n'y a rien qui lui donne plus de grâce que de le voir nonchalamment et puérilement en train de s'amuser à amasser et choisir des coquilles et à jouer à « cornichon va devant² » le long de la mer avec Lélius et, s'il faisait mauvais temps, en train de passer son temps et de se plaire à représenter par écrit sous forme de comédies les plus populaires et les plus humbles actions des hommes³, et, la tête pleine de l'extraordinaire entreprise contre Hannibal et l'Afrique, en train de visiter les écoles en Sicile⁴ et d'assister aux leçons des philosophes au point d'avoir armé ainsi les dents de l'aveugle envie de ses ennemis à Rome⁵. Et il n'y a rien de plus remarquable chez Socrate que le fait que, tout vieux qu'il est, il trouve le temps de se faire donner des leçons de danse et de musique instrumentale, et qu'il considère ce temps comme bien employé⁶. Celui-ci a été vu en extase, debout, un jour entier et toute une nuit en présence de toute l'armée grecque, surpris et absorbé par quelque profonde pensée⁷. Il a été vu, le premier parmi tant de vaillants hommes de l'armée, courir au secours d'Alcibiade accablé par ses ennemis, le protéger de son corps et le dégager de cette foule hostile de vive force, les armes à la main, et le premier parmi tout le peuple d'Athènes, outré comme lui du très indigne spectacle [qu'on lui offrait], s'avancer pour délivrer Thémamène que les Trente tyrans faisaient mener à la mort par leurs sbires, et il ne renonça à cette entreprise hardie que sur la remontrance de Thémamène lui-même, quoiqu'il ne fût suivi que par deux hommes en tout⁸. Il a été vu alors qu'il était recherché par une beauté dont il était épris, garder, quand c'était nécessaire,

1. Dans le *De oratore* de Cicéron (II, 6), que Montaigne suit ici, il s'agissait bien de Scipion Émilien et c'est ce personnage, ami de Lélius, qui jouait avec lui au bord de la mer. Mais le trait précédent (personnage digne... d'une origine céleste) emprunté à Tite-Live (XXVI, 19) et à d'autres (Aulu-Gelle, Valère Maxime) concerne Scipion l'Ancien ou le Premier Africain : Montaigne a donc confondu les deux Scipion.

2. Jeu qui consistait à ramasser en courant des objets posés à terre.

3. On attribuait - Montaigne aussi - les comédies de Térence à Scipion l'Africain (cf. chap. XI du Livre I). L'édition de 1588 ajoutait ici : « Je suis extrêmement despit de quoy le plus beau couple de vies qui fut dans Plutarque de ces deux grands hommes [c'est-à-dire : Épaminondas et Scipion l'Africain] se rencontre des premiers à estre perdu. » Montaigne avait lu cela dans la préface d'Amyot à sa traduction des *Vies parallèles*.

4. Ceci, et ce qui suit, concerne bien Scipion l'Africain : voir Tite-Live, *Histoire romaine*, XIX, 19.

5. C'est-à-dire : d'avoir donné un prétexte à l'aveugle envie de... On sait que c'est plutôt à cause de sa richesse, qui parut d'origine suspecte, que Scipion l'Africain fut attaqué. Il s'exila et fit grave sur son tombeau à Liternum (Campanie) : « Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os. »

6. Xénophon, *Banquet*, II.

7. Platon, *Banquet*, XXXVI, 220.

8. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XIV, 4 (trad. Amyot).

une sévère continence¹. On l'a vu à la bataille de Délos, relever et sauver Xénophon renversé de cheval². On l'a vu continuellement marcher à la guerre et fouler la glace pieds nus, porter même vêtement en biver et en été, surpasser tous ses compagnons par son endurance à la fatigue, ne pas manger autrement dans un festin qu'à son ordinaire. On l'a vu pendant vingt-sept ans supporter d'un même visage la faim, la pauvreté, l'indocilité de ses enfants, les griffes de sa femme, et enfin la calomnie, la tyrannie, la prison, les fers et le poison. Mais cet homme-là était-il convié à boire à qui boira le plus par devoir de civilité, c'était aussi l'homme de l'armée à qui demeurerait sur ce point l'avantage, et il ne refusait pas [non plus] de jouer aux noisettes avec les enfants ni de courir avec eux sur un cheval de bois, et il avait en cela bonne grâce³, car toutes les actions, dit la philosophie, conviennent également bien au sage et l'honorent également. On ne doit jamais se lasser – on a bien des raisons [de le faire] – de présenter l'image de ce personnage pour tous modèles et toutes formes de perfection. Il est fort peu d'exemples de vie pleins et purs et on fait du tort à notre instruction en nous en présentant tous les jours qui sont faibles et défectueux, à peine bons pour une seule manière⁴, exemples qui nous reculent plutôt, qui sont corrupteurs plutôt que correcteurs.

Le peuple se trompe : on va bien plus facilement par les bouts, là où l'extrémité sert de borne d'arrêt et de guide, que par la voie du milieu, large et ouverte, et plus facilement selon l'art que selon la nature, mais bien moins noblement aussi et de façon moins estimable. La grandeur de l'âme ne consiste pas tant à aller vers le haut et à aller en avant qu'à savoir trouver son rang et s'y limiter. Elle tient pour grand tout ce qui est suffisant et elle montre son élévation en aimant mieux les choses moyennes que les choses éminentes. Il n'y a rien d'aussi beau et d'aussi légitime que de faire bien l'homme, et comme il faut, ni de science aussi ardue que de savoir bien et naturellement⁵ vivre cette vie ; et parmi nos maladies, la plus sauvage c'est de mépriser notre être. Que celui qui veut écarter son âme [du corps]⁶ le fasse hardiment, s'il peut, lorsque le corps se portera mal pour la décharger de cette contagion ; que dans les

1. Platon, *Banquet*, XXXII.

2. Diogène Laërce, *Socrate*, II, 22.

3. Source de ce renseignement et des suivants : Platon, *Banquet*, XXXV.

4. « À un seul pli », dit Montaigne, c'est-à-dire, apparemment, pour donner un seul pli, un seul enseignement.

5. Addition postérieure à 1588 qui montre l'insistance de Montaigne à exprimer sa sagesse définitive : vivre selon Nature.

6. Par le suicide.

autres cas, au contraire, elle l'assiste et le favorise et qu'elle ne refuse pas de participer à ses plaisirs naturels et de s'y complaire conjugalement, apportant à [cette union], si elle est plus sage [que lui], la modération de peur que par manque de mesure [ces plaisirs] ne se confondent avec le déplaisir. L'intempérance est une peste pour la volupté et la tempérance n'est pas son fléau : c'est son assaisonnement. [Eudoxos]¹, qui fondait sur la volupté le souverain bien, et ses compagnons, qui l'élevèrent à un si haut prix, la savourèrent dans sa plus gracieuse douceur par le moyen de la tempérance qui fut chez eux exceptionnelle et exemplaire. J'ordonne à mon âme de regarder et la douleur et la volupté d'une vue pareillement calme (« *eodem enim vitio est effusio animi in laetitia quo in dolore contractio*² » [la dilatation de l'âme dans la joie est aussi blâmable que sa contraction dans la douleur]) et pareillement ferme, mais gaiement l'une, l'autre sévèrement et, selon ce qu'elle peut y apporter, aussi attentive à éteindre l'une qu'à étendre l'autre. Le [fait de] voir sainement les biens entraîne derrière lui le [fait de] voir sainement les maux. D'une part la douleur a quelque chose de non évitable dans son premier commencement, la volupté d'autre part quelque chose d'évitable dans sa fin excessive. Platon les accouple et veut que ce soit le rôle du courage que de combattre également contre la douleur et contre les attraits immodérés et charmeurs de la volupté³. Ce sont deux sources auxquelles celui qui puise – que ce soit une cité, que ce soit un homme, une bête – à l'endroit, au moment où il faut, à la dose qu'il faut, est bienheureux. La première, il faut la prendre par médication et par nécessité, parcimonieusement ; le second, par soif, mais non jusqu'à l'ivresse. La douleur, la volupté, l'amour, la haine sont les premières choses que ressent un enfant ; si, lorsque la raison vient ensuite, elles s'adaptent à elle, cela c'est la vertu.

J'ai un dictionnaire tout à fait personnel⁴ ; je « passe » le temps quand il est mauvais et désagréable ; quand il est bon, je ne veux pas le « passer », je le goûte à nouveau, je m'y arrête. Il faut « passer » le mauvais en courant et s'arrêter au bon. Cette expression ordinaire de « passe-temps »

1. Eudoxe de Cnide, mathématicien, astronome et philosophe (IV^e siècle av. J.-C.) : d'après Plin, il rapporta d'Égypte une connaissance plus exacte de l'année (365 jours 1/4) adoptée plus tard par le calendrier julien ; il était, comme on voit, un hédoniste modéré. Cf. Diogène Laërce, *Eudoxus*, VIII.

2. Cicéron, *Tusculanes*, IV, 31.

3. Platon, *Phédon*, III, 60.

4. C'est-à-dire : je donne aux mots un sens personnel : cela n'est pas seulement vrai pour l'expression suivante (passer le temps), mais pour un grand nombre de mots, en particulier les latinismes.

et de « passer le temps » caractérise la conduite habituelle de ces sages¹ personnes qui ne pensent pas avoir une meilleure utilisation de leur vie que de la [laisser] couler et échapper, de la passer, de l'esquiver et, autant qu'ils le peuvent, de l'ignorer et de la fuir comme une chose de nature pénible et dédaignable. Mais moi, je sais que [la vie] est tout autre et je la trouve estimable et avantageuse, même dans la dernière phase de son cours déclinant où je la possède [en ce moment], et [la] Nature nous l'a mise en main garnie de telles – et si favorables – particularités que nous n'avons à nous plaindre qu'à nous si elle nous pèse et si elle nous échappe inutilement. « *Stulti vita ingrata est, trepida est, tota in futurum fertur*². » [La vie du sot est sans joie, agitée, entièrement tournée vers l'avenir.] Je règle pourtant ma conduite de manière à la perdre sans regret, mais en considérant qu'elle est perdable de par sa nature, non qu'elle est pénible et insupportable. Aussi ne convient-il parfaitement de ne pas être mécontents de mourir qu'à ceux qui sont contents de vivre³. Il y a de la sagesse à jouir de la vie ; j'en jouis au double des autres car le degré de grandeur dans la jouissance dépend du plus ou moins d'application que nous y apportons. Spécialement à l'heure actuelle où j'aperçois la mienne si brève en temps, je veux l'étendre en poids ; je veux arrêter la promptitude de sa fuite par la promptitude de ma prise et, par la vigueur de l'usage [que j'en ferai], compenser la hâtive rapidité de son écoulement : à mesure que la possession de la vie est plus courte, il faut que je la rende plus profonde et plus pleine.

Les autres ressentent la douceur d'une satisfaction et de la prospérité ; je la ressens comme eux, mais ce n'est pas en passant et en glissant. Il faut plutôt l'étudier, la savourer et la ruminer pour en rendre grâces comme il convient à celui qui nous l'accorde. Eux jouissent des autres plaisirs comme ils le font de celui du sommeil, sans les connaître. Afin que « le dormir » lui-même ne m'échappât point stupidement ainsi, j'ai trouvé bon autrefois qu'on me le troublât pour que je l'entrevisse. Je délibère avec moi sur un contentement [que j'éprouve], je ne l'écumé pas⁴, je le sonde et j'oblige ma raison, devenue chagrine et sans goût pour lui, à le recueillir. Me trouvé-je en quelque situation tranquille ? Y a-t-il quelque plaisir physique qui me chatouille [agréablement] ? Je ne le laisse pas escroquer par les sens ; j'y associe mon âme, non pas pour

1. L'adjectif est bien sûr ironique.

2. Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XV.

3. Il semble que cela sous-entend : car ceux qui ne sont pas contents de vivre n'ont aucun mérite à ne pas être mécontents de mourir.

4. C'est-à-dire : je ne passe pas légèrement sur lui. Le mot s'oppose à je le sonde : je le reconnaiss en profondeur.

qu'elle s'y engage, mais pour qu'elle s'y plaise, non pas pour qu'elle s'y perde, mais pour qu'elle s'y trouve, et je l'emploie pour sa part à se mirer dans cet état prospère, à en peser et estimer le bonheur et à l'amplifier. Elle mesure quelle dette c'est envers Dieu que d'être en paix avec sa conscience et d'autres passions intérieures, d'avoir le corps dans sa disposition naturelle, jouissant d'une manière réglée et convenable des fonctions douces et agréables par lesquelles il plaît [à la divinité] de compenser par sa grâce les douleurs dont sa justice nous frappe à son tour ; [elle mesure] aussi quel bien c'est pour elle d'être logée en un point tel que, où qu'elle jette sa vue, le ciel est calme autour d'elle : nul désir, nulle crainte ou doute qui lui trouble l'air, aucune de ces difficultés passées, présentes ou futures, par-dessus lesquelles l'imagination ne peut passer sans en souffrir. Cette considération tire un grand lustre de la comparaison [que je fais] entre ma condition et des conditions différentes. Ainsi je me représente, sous mille aspects, ceux que la [mauvaise] fortune ou leur propre erreur emporte et agite, et ceux aussi qui, plus près de moi, reçoivent si mollement et avec tant d'indifférence leur bonne fortune. Ce sont des gens qui « passent » vraiment leur temps : ils vont au-delà du présent et de ce qu'ils possèdent pour s'asservir à l'espérance et pour des ombres et de vaines images que l'imagination leur présente,

Morte obita quales fama est volitare figuras,

*Aut quae sopitos deludunt somnia sensus*¹,

[semblables à ces fantômes qui voltigent, à ce qu'on dit, après la mort, ou aux songes qui trompent nos sens endormis,]

[ombres et images] qui hâtent et allongent leur fuite à mesure qu'on les suit. Le fruit et le but de leur poursuite, c'est de poursuivre, comme Alexandre disait que la fin de son travail [pénible], c'était de travailler²,

*Nil actum credens cum quid superesset agendum*³.

[croyant n'avoir rien fait tant que quelque chose restait à faire.]

Pour moi donc, j'aime la vie telle qu'il a plu à Dieu de nous l'octroyer. Je n'exprime pas le désir qu'elle fût exempte de la nécessité de boire et de manger, et je commettrais, me semble-t-il, une faute non moins excusable en désirant qu'elle l'eût double (« *sapiens divitiarum naturalium quaesitor acerrimus*⁴ » [Le sage est un chercheur très ardent des richesses naturelles], ou [, au contraire,] que nous nous sustentassions

1. Virgile, *Énéide*, X, v. 641-642.

2. Arrien de Nicoméde, *Les Faits et conquêtes d'Alexandre le Grand*, V, 26.

3. Lucain, *La Pharsale*, II, v. 637.

4. Sénèque, *Lettres à Lucilius*, CXIX.

en mettant seulement dans notre bouche un peu de cette drogue par laquelle Épiménide se privait d'appétit et se maintenait [en vie]¹, ou qu'on produisit stupidement des enfants par les doigts et par les talons (mais, ne vous déplaie, [je désirerais] plutôt qu'on les produise voluptueusement encore par les doigts et par les talons), ou que le corps fût sans désir et sans excitation. Ce sont des plaintes ingrates et injustes. J'accepte de bon cœur et [d'un cœur] reconnaissant ce que [la] Nature a fait pour moi et j'en suis heureux et je m'en loue. On est injuste envers ce grand et tout-puissant donneur en refusant son don, en l'annulant et le défigurant. Tout bon, il a tout fait bon. « *Omnia quae secundum naturam sunt, aestimatione digna sunt*². » [Tout ce qui est selon la nature est digne d'estime.]

Des opinions de la philosophie j'embrasse plus volontiers celles qui sont les plus solides c'est-à-dire les plus humaines et les plus nôtres : mes opinions [à moi], en conformité avec mon caractère et ma conduite, sont basses et humbles. La philosophie est bien puérile, à mon avis, quand elle se dresse sur ses ergots pour nous prêcher que c'est faire une alliance sauvage que de marier le divin avec le terrestre, le raisonnable avec le déraisonnable, le sévère à l'indulgent, l'honnête au déshonnête et que le plaisir physique est une chose bestiale, indigne que le sage la goûte : le seul plaisir qu'il tire de la jouissance d'une jeune et belle épouse, [elle dit] que c'est le plaisir de la conscience qu'il a de faire une action selon l'ordre [normal], comme de chausser ses bottes pour une utile chevauchée. Puissent ses sectateurs n'avoir pas plus de « droit³ » et de « nerfs⁴ » et de suc pour le dépucelage de leurs femmes que n'en a sa leçon ! [Voilà ce que propose la philosophie ;] ce n'est pas ce que dit Socrate, son précepteur et le nôtre. Il prise, comme il doit, le plaisir corporel, mais il préfère celui de l'esprit⁵ en considérant qu'il a plus de force, de stabilité, de facilité, de variété, de dignité. Celui-ci ne va nullement seul, selon lui (il n'est pas aussi dépourvu du sens des réalités), mais seulement le premier. Pour lui la tempérance est la modératrice des plaisirs, non leur adversaire.

1. Cf. Plutarque, *Le Banquet des Sept Sages*, XIV, et Diogène Laërce, *Épiménide*, I, 114. Épiménide de Cnossos (fin VII^e-début VI^e siècle av. J.-C.) était philosophe, poète, législateur. Son voyage à Athènes du temps de Solon, au VI^e siècle, est historique : il avait été appelé pour purifier la ville, sur l'ordre de l'oracle de Delphes.

2. Cicéron, *De finibus*, III, 6.

3. « Droit » : le mot fait équivoque – équivoque traditionnelle (et obscène) dans la littérature française facétieuse de l'époque.

4. Nerfs au sens de muscles, force (cf. : allons, du nerf !).

5. Voir Platon, *République*, IX, 585.

[La] Nature est un doux guide, mais pas plus doux que sage et juste. « *Intrandum est in rerum naturam, et penitus quid ea postulet, pervidendum*¹. » [Il faut pénétrer la nature des choses et voir à fond ce qu'elle exige.] Je cherche partout la piste de [la] Nature : nous l'avons brouillée de traces artificielles et le souverain bien académique et péripatétique², qui est de vivre selon elle, devient pour cette raison difficile à borner et à rendre visible, ainsi que celui des stoïciens³, voisin du précédent, et qui est d'être d'accord avec [la] Nature. N'est-ce pas une erreur d'estimer que certaines actions sont moins dignes parce qu'elles sont nécessaires ? Non, [les philosophes] ne m'ôteront pas de la tête que c'est un très convenable mariage que celui du plaisir avec la nécessité, avec laquelle, dit un ancien⁴, les dieux complotent toujours. Pourquoi démembrons-nous par un divorce une construction dont les parties tissées entre elles se correspondent si étroitement et si fraternellement ? Au contraire, renouons-la par des services mutuels. Que l'esprit éveille et vivifie la pesanteur du corps, que le corps arrête la légèreté de l'esprit et la fixe. « *Qui velut summum bonum laudat animae naturam, et tanquam malum naturam carnis accusat, profecto et animam carnaliter appetit et carnem carnaliter fugit, quoniam id vanitate sentit humana, non veritate divina*⁵. » [Quiconque exalte l'âme comme le souverain bien et condamne la chair comme un mal, assurément il chérit l'âme charnellement et charnellement il fuit la chair parce qu'il en juge selon la vanité humaine, non selon la vérité divine.] Il n'y a pas de partie indigne de notre soin dans ce présent que Dieu nous a fait ; nous en devons compte à un cheveu près. Et ce n'est pas une charge de pure forme pour l'homme que de conduire l'homme selon sa nature : elle est expresse, naturelle et tout à fait primordiale, et le Créateur nous l'a donnée sérieusement et rigoureusement. L'autorité a seule du pouvoir sur les intelligences ordinaires et elle a plus de poids si elle s'exprime en langue étrangère : « *Stultitia proprium quis non dixerit, ignave et contumaciter facere quae facienda sunt, et alio corpus impellere, alio animum, distrahique inter diversissimi-*

1. Cicéron, *De finibus*, V, 16.

2. L'Académie, bois situé au nord-ouest d'Athènes, qui comprenait le Gymnase où Platon réunissait ses disciples. Péripatéticiens est le nom donné aux disciples d'Aristote parce que le maître donnait ses leçons en se promenant dans le Lycée, nom d'une promenade d'Athènes et d'un gymnase, sur les bords de l'Ilissos.

3. Pour les stoïciens, la vertu consiste bien à vivre conformément à la nature, mais au sens de la raison : le sage, par un effort constant, doit éviter les passions.

4. Cet ancien est Simonide dont Platon (*Lois*, VII, 818) rapporte les paroles (trad. Ficin) : « parce qu'un dieu ne combattra jamais contre la nécessité. »

5. Saint Augustin, *Cité de Dieu*, XIV, 5. P. Villey observe que saint Augustin parle ainsi pour combattre les manichéens.

*mos motus*¹ ? » [Peut-on nier que ce soit le propre de la sottise de faire mollement et en maugréant ce que l'on doit faire, de pousser le corps d'un côté, l'âme de l'autre, et d'être écartelé entre les mouvements les plus opposés ?]

Or donc, pour voir, faites-vous dire un jour les occupations et les idées que cet homme-là² met dans sa tête et pour lesquelles il détourne sa pensée d'un bon repas et regrette l'heure qu'il emploie à se nourrir ; vous trouverez qu'il n'y a rien d'aussi fade parmi les mets de votre table que ce bel entretien de son âme et vous trouverez que son discours [intérieur] et ses aspirations ne valent pas votre capilotade³. Quand bien même ce serait les ravissements d'Archimède, que serait-ce ? Je ne parle pas ici – et je ne les mêle à pas à cette marmaille d'hommes que nous sommes et à cette vanité de désirs et de pensées qui nous détournent de l'essentiel – de ces âmes vénérables élevées par une ardente dévotion et une [fervente] religion à une constante et consciencieuse méditation des choses divines, âmes qui goûtant à l'avance, par l'effet d'une vive et véhémentement espérance, l'usage de la nourriture éternelle, but final et dernier arrêt des désirs chrétiens, seul plaisir constant, incorruptible, dédaignant de s'attacher à nos pauvres biens, fluides et ambigus, et abandonnent facilement au corps le soin et l'usage de la pâture sensuelle et temporelle. C'est une application de l'âme privilégiée⁴. Entre nous, voici des choses que j'ai toujours vues en singulier accord : les pensées supercélestes et la conduite sous-terrine⁵.

Ésope, ce grand homme, vit son maître qui pissait en se promenant : « Quoi donc ? fit-il. Nous faudra-t-il chier en courant⁶ ? » Organisons⁷ le temps : il nous en reste encore beaucoup d'oisif et de mal employé. Notre esprit n'a probablement pas assez d'heures, pour faire ses affaires sans se désassocier du corps pendant le peu d'espace qu'il faut à ce dernier pour son nécessaire besoin.

[Les philosophes] veulent se mettre hors d'eux-mêmes et échapper à l'homme. C'est une folie : au lieu de se transformer en anges, ils se

1. Sénèque, *Lettres à Lucilius*, LXXIV.

2. Le sage selon la philosophie, dont il a été question plus haut.

3. Capilotade (Montaigne écrit « capiroatade ») est un mot du Midi : il désigne un ragout. Nous avons gardé les expressions : mettre en capilotade et tomber en capilotade. On dit même, au moins dans le Midi : « je suis en capilotade » : très fatigué.

4. Montaigne ajoutait en 1588 : « Nos études sont tous mondains, et entre les mondains, les plus naturels sont les plus justes. »

5. Nous gardons l'orthographe de Montaigne, plus parlante.

6. Planude, *Vie d'Ésope*, qui précédait l'édition des *Fables* (Lyon, 1554).

7. Le mot du texte est : « Mesnageons ».

transforment en bêtes¹ ; au lieu de se hausser, ils s'abaissent complètement. Ces dispositions d'esprit transcendantes m'effraient comme les lieux élevés et inaccessibles ; et rien n'est pour moi difficile à digérer dans la vie de Socrate si ce n'est ses extases et ses « démoneries »², rien n'est aussi humain chez Platon que les raisons pour lesquelles on dit qu'il est appelé divin. Et parmi nos sciences, celles qui sont montées le plus haut me semblent les plus terrestres et les plus basses. Je ne trouve également rien d'aussi terre à terre et d'aussi mortel dans la vie d'Alexandre que ses imaginations au sujet de son immortalisation³. Philotes le piqua plaisamment par sa réponse : il s'était réjoui avec lui, dans une lettre, de l'oracle de Jupiter Ammon⁴ qui l'avait placé parmi les dieux : « En ce qui te concerne j'en suis bien aise, mais il y a de quoi plaindre les hommes qui auront à vivre avec un homme – à lui obéir aussi – qui outrepassa la mesure d'un homme et ne s'en contente pas⁵. » « *Diis te minorem quod geris, imperas*⁶. » [C'est en te soumettant aux dieux que tu règnes.]

La noble inscription par laquelle les Athéniens honorèrent la venue de Pompée dans leur ville est conforme à ma façon de penser :

*D'autant es-tu Dieu comme*⁷

*Tu te reconnais homme*⁸.

C'est une perfection absolue et pour ainsi dire divine que de savoir jouir de son être. Nous cherchons d'autres manières d'être parce que nous ne comprenons pas l'usage des nôtres, et nous sortons hors de nous parce que nous ne savons pas quel [temps] il y fait. De même est-il pour nous inutile de monter sur des échasses, car sur des échasses il faut encore marcher avec nos jambes. Et sur le trône le plus élevé du monde, nous ne sommes encore assis que sur notre cul.

Les plus belles vies sont, à mon avis, celles qui se conforment au modèle commun et humain, avec ordre, mais sans rien d'extraordinaire et sans s'écarter [de ce modèle]. [Je dirai] maintenant que la vieillesse a quelque peu besoin d'être traitée plus tendrement. Recommandons-la au

1. Ceci a été repris par Pascal (*Pensées*, VI) : « L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête. »

2. On sait que Socrate attribuait à son « démon » ou génie particulier l'inspiration de sa conduite et de ses idées philosophiques.

3. Quinte-Curce, *De rebus gestis Alexandri*, IV, 7 et VIII, 5.

4. Il s'agit du dieu de Thèbes, en Égypte, que les Grecs identifièrent à Zeus (Jupiter).

5. Quinte-Curce, *De rebus gestis Alexandri*, VI, 9, 18.

6. Horace, *Odes*, III, 6, v. 5.

7. C'est-à-dire : Tu es dieu dans la mesure où...

8. Plutarque, *Pompée*, XLII (trad. Amyot).

dieu protecteur de la santé et de la sagesse¹ – mais une sagesse gaie et sociable :

*Frui paratis et valido mihi,
Latœ, dones, et precor, integra
Cum mente, nec turpem senectam
Degere, nec cythara carentem*².

[Accorde-moi, ô fils de Latone, de jouir avec une santé robuste des biens que j'ai acquis et, je t'en prie, avec des facultés intellectuelles intactes ; fais que ma vieillesse ne soit pas déshonorante et qu'elle puisse encore toucher la lyre.]

1. C'est-à-dire : Apollon.

2. Horace, *Odes*, I, 31, v. 17-20.